

EUDOLIE,

OU

LA JEUNE MALADE.

TOME I.

On trouve, chez le même Libraire, les Ouvrages suivans, du même Auteur :

SIDONIE, *ou l'Abus des talens*, 4 vol. in-12, 10 fr.

LA MARQUISE DE VALCOUR, *ou le Triomphe de l'amour maternel*, 3 vol. in-12, 7 fr. 50 cent.

IMPRIMERIE DE J. SMITH.

EUDOLIE,

OU

LA JEUNE MALADE.

PAR MADAME **,

AUTEUR DE *SIDONIE*, ET DE LA *MARQUISE DE VALCOUR*.

TOME I.

A PARIS,

CHEZ MARADAN, LIBRAIRE, RUE DES MARAIS, N° 16,
FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

1822.

PRÉFACE.

Cet ouvrage n'est pas entièrement d'imagination ; le caractère d'Eudolie est tracé d'après le plus touchant modèle. Mademoiselle ***, née de parens riches, et répandus dans le monde, leur a été enlevée à la fleur de l'âge. Elle était belle, et avait reçu une éducation brillante ; elle eût fait l'ornement de la société par ses grâces et par son esprit : la mort a révélé ses vertus. Elle avait puisé dans la religion, et dans une heureuse habitude de réfléchir, la force de résister aux exemples les plus sédui-

sans, et de supporter des maux, auxquels la jeunesse n'est pas accoutumée. Des feuilles éparses, trouvées dans ses papiers, et sur lesquelles elle avait tracé des pensées, des méditations, ont fait connaître qu'elle avait, long-temps et en secret, lutté contre l'attrait des plaisirs frivoles; et que, les comparant sans cesse aux jouissances de la piété, elle avait fini par ne pas comprendre la préférence donnée aux joies courtes et vaines du monde, sur le bonheur ineffable que goûte une conscience pure, dont chaque pensée se porte vers Dieu, dont chaque inspiration est une vertu.

Ce caractère m'a paru offrir de l'intérêt; j'ai créé quelques situations pour

le faire ressortir. Mon but sera atteint, si ce livre est agréable aux jeunes personnes, auxquelles il est particulièrement destiné : puisse l'exemple d'Eudolie entretenir dans leurs cœurs la douce lumière d'une religion consolatrice, et les tenir en garde contre cette habitude de dissipation et de légèreté, qui a si souvent une fâcheuse influence sur tout le cours de la vie !

EUDOLIE,

OU

LA JEUNE MALADE.

10 Octobre.

Je t'ai promis un journal, Laure; je tiens parole. Nous avons prévu qu'il nous serait difficile d'entretenir une correspondance régulière, et peut-être ne liras-tu pas de long-temps ces pages où ton Eudolie te dira toutes ses pensées : n'importe, il me semble, en les traçant, être près de mon amie; puisse-t-elle, en les parcourant un jour, me retrouver digne de sa tendresse!

Je suis arrivée hier soir, empressée et tremblant de revoir ma mère... Ma mère! quel doux nom! c'était la première fois que j'allais en apprécier tout

le charme. Tu sais combien j'étais enfant, lorsque je la vis pour la dernière fois; et depuis ce temps, dix ans se sont écoulés. Ces dix ans d'absence m'oppressaient; je craignais qu'ils ne m'eussent effacée de son souvenir. Si elle m'aimait, pensais-je en moi-même, m'eût-elle laissée aussi long-temps dans un couvent à cinquante lieues d'elle, sans venir me voir une seule fois? Cependant un instinct secret me disait qu'une mère ne peut oublier son enfant, ni cesser de l'aimer; et, rejetant sur M. de Blémont l'indifférence apparente de ma chère maman, j'arrivai chez elle, émue par le plus doux espoir, et cependant effrayée, sans que j'eusse pu dire pourquoi.

Dès qu'on entendit le bruit de la voiture, ma mère courut sur l'escalier; je tombai à ses genoux, elle me releva et me serra sur son sein. Nous entrâmes dans le salon, les bras entrelacés et le visage baigné de larmes; un homme vint

poliment au-devant de moi, c'était mon beau-père; je lui fis une profonde révérence, il m'embrassa sans affection; puis se tournant vers un enfant de six ans : « Jules, lui dit-il, voilà ta sœur, mademoiselle de Cézanne. » L'enfant, se jetant à mon cou tandis que je me penchais vers lui, me répéta plus de dix fois : « Eudolie, je t'aime bien; maman m'a dit que tu étais bien bonne. » Je reconnus là le cœur d'une mère, et me jetai de nouveau dans ses bras.

Nous avons eu le soir la visite de la marquise de Marsange : j'ai été contente de la voir, uniquement parce qu'elle est sœur de maman; car j'avoue que je n'en conservais pas le moindre souvenir. Elle m'a bien embrassée, puis regardée, puis observée avec tant d'attention que j'en étais toute honteuse. Ah! quelle différence entre les regards de maman et les siens! Maman avait aussi les yeux fixés sur moi; elle suivait tous mes mouvemens, et quoiqu'elle ne me

dît rien, je ne doutais pas que son amour ne me vît avec indulgence, avec bonté : pour ma tante, il en était autrement; j'eus bientôt la crainte de lui déplaire, et cette crainte arrêta les épanchemens de ma joie.

---

11 Octobre.

Je me suis levée ce matin de bonne heure, et j'ai visité l'appartement : j'y ai cherché partout un souvenir de mon père;.... partout, hélas! je n'ai trouvé qu'oubli.

Au réveil de maman, j'ai couru l'embrasser, enchantée de l'idée de passer une matinée près d'elle : j'avais tant de choses à lui dire, tant de choses à lui demander! avide de recevoir les conseils d'une mère, mon cœur volait au-devant des siens, et je sentais combien il me serait doux de les suivre.... Maman avait à écrire, à causer avec mille personnes, à sortir;.... je ne pus lui dire

que deux mots : j'en reçus quelques caresses qui me consolèrent un peu; mais j'étais trompée dans mon espérance, et tu sais combien on s'attriste des mécomptes de l'amitié.

Je passai dans le cabinet de maman pendant qu'elle se levait. Au moins ici, me disais-je, quelque chose me parlera d'un père adoré;.... même silence ! Ce grand portrait que j'y avais vu dans mon enfance n'était plus à sa place; cette place vide m'a fait un mal que je ne puis rendre.

Mes regards furent long-temps fixés sur ce mur froid et dépouillé ; des larmes coulèrent de mes yeux; et, tombant à genoux : « O mon père, « m'écriai-je, ton souvenir au moins « vivra toujours dans mon cœur. »

Puis jetant les yeux autour de moi, je me rappelais qu'ici il m'embrassa en m'apportant mes premiers livres et une poupée; que là, étant un jour grondée

par maman, je courus me réfugier dans les bras de mon père : il me serra sur son sein ;... hélas ! il n'est plus pour moi, cet asile doux et sacré !

---

15 Octobre. (1)

Maman a voulu que je gardasse mes habits de pensionnaire pendant quelques jours ; mon bonnet de gaze noire et ma robe de burat ont eu un succès inconcevable ; on ne m'appelait que la *belle petite novice*, et j'ai été louée, caressée, avec une bonté protectrice qui m'a touchée assez faiblement. J'étais humiliée qu'on ne trouvât de bien en moi que l'extérieur : « Eh, mon Dieu ! me di- « sais-je, si ma figure vient à changer, « je ne serai donc plus rien ? »

(1) Pour ne pas ralentir l'action, on n'a extrait du journal de mademoiselle de Cézanne que ce qui a paru offrir le plus d'intérêt.

20 Octobre.

Maman m'a présentée dans le monde; j'étais parée, et j'ai vu qu'on avait peine à reconnaître *la petite novice*, sous mes riches habits. Je me sentais bien embarrassée, bien gauche dans ces *affiquets* mondains, ainsi que les appelle notre mère Sainte-Thérèse; et les regards, ou dédaigneux, ou trop attentifs, qu'on attachait sur moi, me causaient une extrême timidité : plus d'une fois j'ai regretté ma robe de pensionnaire et mes indulgentes compagnes.

Ma métamorphose en a amené une autre dont je ne sais que penser : au lieu de ces caresses familières, dont les amis de ma mère m'avaient comblée, je n'ai trouvé que des politesses froides et étudiées; on aurait dit, à voir ces dames, qu'elles étaient aussi gênées de ma parure que je l'étais moi-même. Maman a beaucoup ri de leur *désappointement* : « Il faut, disait-elle, qu'Eudolie re-« prenne son bonnet noir, ou qu'elle

« retourne au couvent, pour être bien « vue de mes amies. »

On voudrait me faire croire que j'ai inspiré quelque jalousie; je ne le puis comprendre, moi, si gauche, si timide, et sentant si bien la distance qui sépare la petite Eudolie, de ces dames pleines d'esprit, d'assurance et de grâces. J'ai conjuré maman de me donner des habits plus simples : « Quelle « folie! a-t-elle répondu, il faut jouir de « ses succès et défier l'envie. » Ah! jamais, jamais; être aimée me paraît un si grand bien, que j'y sacrifierais tous les triomphes de l'amour-propre.

---

27 Octobre.

Je cherche à maîtriser l'embarras que j'éprouve dans le monde, et à regarder autour de moi : je me rappelle les derniers conseils de notre chère prieure. « Voyez tout, me disait-elle; observez « tout; non avec les yeux de la mali-

« gnité, mais avec ceux de la prudence :
« et surtout réfléchissez; car l'observa-
« tion sans réflexion, sans retour sur
« soi-même, n'est qu'une curiosité
« niaise; elle amuse l'esprit, et n'é-
« claire pas la raison. »

La carrière qui s'ouvre devant moi est vaste et féconde pour l'observateur ; malheureusement j'y marche sans guide. Ma mère m'y conduit et ne me dirige pas : elle est tellement entourée d'admirateurs; on se dispute avec tant de vivacité le plaisir de lui dire un mot, d'en obtenir un regard !... Ah ! Laure, comment pourrais-je aimer le monde? il me ravit le cœur de ma mère.

---

28 Octobre.

Tu ne peux te peindre à quel point je me trouve seule au milieu de nos brillantes assemblées : n'osant m'approcher des dames âgées, dans la crainte de paraître hypocrite ; n'osant me mêler à

la conversation des jeunes personnes, dont le ton est si différent du mien; en butte à des remarques qui m'intimident, ou à un délaissement qui me blesse, je reste immobile sur ma chaise; et cette Eudolie, naguère si gaie, si causante, a l'air de la tristesse personnifiée. Si parfois je me hasarde à dire quelques mots, le silence qui se fait, les regards de surprise qui tombent sur moi, achèvent de me déconcerter, et bientôt on reprend la conversation comme lorsqu'un accident sans importance l'a interrompue un moment : pas une réponse, pas un seul mot de cette bienveillante indulgence qui soutient le faible et encourage ses efforts.

Ma situation a fait apparemment pitié à mademoiselle Rosalbine de ***; elle s'est occupée hier de me faire connaître les personnes les plus marquantes du cercle, et de me donner des leçons. Je te dirai d'abord ce que M. de Blémont m'a appris de cette demoiselle,

dont il est un peu parent, mais nullement l'ami. Mademoiselle Rosalbine, malgré sa naissance, sa fortune, des talens et de l'esprit, n'est pas encore mariée, et pourtant elle a vingt-quatre ans; elle le doit à son caractère. Affectant une franchise qui lui fait mille ennemis, elle ne tolère pas un défaut : le moindre ridicule la blesse : elle le fait sentir en face; et, s'il lui échappe un mot flatteur, on peut être sûr qu'il sera suivi d'une observation désobligeante. Aussi a-t-on pour elle la sévérité dont elle donne l'exemple; lorsqu'on la prend en défaut, on s'en réjouit comme d'un avantage remporté sur l'ennemi; la guerre ainsi déclarée, l'aigreur de son caractère semble prendre un nouvel accroissement. Maman assure, qui le croirait? que mademoiselle Rosalbine est généreuse et bonne pour les pauvres; elle aime ce qui ne peut lui porter ombrage, et toute sa malignité gît dans son orgueil.

Tu vois, ma chère, que la bienveillance dont elle m'honore est peu flatteuse pour mon amour-propre; je vais la laisser parler pour te la faire mieux connaître.

« Si vous ne changez de manières, me dit mademoiselle Rosalbine, vous vous ennuierez à la mort : vous êtes modeste, vous êtes jolie sans paraître vous en douter, vous rougissez quand on vous regarde, vous n'avez pas encore fait une étourderie; comment voulez-vous, avec tant de travers, réussir dans la société? Voyez Delphine, elle est à peu près laide, son esprit est aussi pâle que sa figure; eh bien! elle *fait fureur*, (je te mets, comme tu vois, au courant des mots à la mode), parce qu'elle a un babil qui étourdit, qui amuse, et ne laisse pas le temps de savoir si elle a le sens commun. Il lui échappe quelquefois de ces saillies de hasard qu'on ne risquerait pas de sang froid, et qui font

rire de surprise. Si l'on ne s'occupe pas d'elle de bonne volonté, il faut s'en occuper de force : elle agace, elle provoque femmes et hommes indistinctement; elle met sa gloire à faire du bruit; et comme un mérite réel, mais tout uni, ne donne qu'une réputation *terne* et sans éclat, elle se moque du mérite, sans craindre qu'on dise d'elle qu'elle est folle, qu'elle est inconséquente; la renommée publie son nom, cela suffit à sa vanité.

« Ah! regardez la femme qu'on annonce; il y a quinze ans qu'elle en a quarante : elle ne quittera le rose que le jour de son enterrement, et ses prétentions que dans l'éternité. Brouillée depuis long-temps avec les grâces de la jeunesse, elle en a conservé les travers. Ne lui trouvez-vous pas l'air de ces modernes antiques de nos jardins, qui attristent l'œil sans éveiller d'intéressans souvenirs? Sa fille la suit et reparaît pour la première fois dans le monde : elle

s'est cachée pendant six mois de désespoir de s'être cassé une dent apparente; ce qui rend l'anecdote curieuse, c'est que cet esprit faible est un de nos esprits forts.

« Voyez-vous cette jeune personne, en bleu, à votre gauche? c'est Zélie, franche coquette, qui veut à toute force inspirer des passions. Ses faibles attraits ne lui étant pas d'un grand secours, elle y supplée par un esprit insinuant, par des minauderies et des avances qui divertissent les hommes à ses dépens. Elle en est toujours entourée, et se félicite de ce qu'elle appelle son triomphe, au lieu de rougir des honteux moyens qui le lui procurent. Elle n'obtient d'hommages qu'en les mendiant; aussi les hommes la traitent-ils avec une insolente familiarité, à peine voilée par des empressemens feints et d'insipides complimens. Elle a une cour nombreuse, mais assurément pas un admirateur sincère. — « J'espère, ai-je dit, que mademoiselle

Zélie ne ressemble pas en tout à ce portrait; s'il était fidèle, la pauvre fille serait sans doute exclue de la société.—On n'a garde, répondit Rosalbine; eh! de quoi s'occuperait-on si les fous ne donnaient pas à parler aux sages? »

Tu trouves sûrement la maxime édifiante;.... ah! plains-moi d'être obligée d'entendre déchirer ainsi ce prochain, qu'on m'a tant appris à aimer lorsqu'il est bon, et à plaindre s'il ne l'est pas.

---

3 Novembre.

Que le moment qui suit une affection tendre et vive paraît froid quand les cœurs se referment! Serait-il possible qu'on ne fût sensible que par accès, et peut-il y avoir des gens qui ne goûtent le plaisir d'aimer que lorsqu'une forte émotion les anime! Ma mère, si tendre pour moi ces jours derniers, m'a em-

brassée ce matin froidement, comme on le fait par simple bienséance : que ce baiser m'a fait de mal !... J'avais conçu de délicieux projets en quittant ma solitude ; la réalité est loin de mes conjectures. J'espérais que maman ne me rapprochait d'elle que pour vivre en famille et jouir de mon amour, de mes soins : je me voyais passant mes journées près d'elle, m'instruisant de ses conseils et de ses exemples, et cherchant à l'amuser par mes faibles talens : je voulais lui ouvrir mon cœur, lui dire ce que je sens, ce que je suis, et ce que je voudrais être : ce charme de la confiance et de l'intimité se présentait à mon imagination sous les plus riantes couleurs.... Hélas! je n'ai point encore vu ma mère seule une demi-heure : le monde prend tous ses instans ; rien de particulier pour ta pauvre amie ; jamais de ces causeries si douces, comme les nôtres, ma Laure, où, parlant de Dieu avec son amie, on aime mieux et son Dieu et son amie. Ah!

Laure ! vous m'avez gâtée au couvent ; on m'y aimait trop, et vous m'aurez rendue exigeante : je n'ai encore fait qu'un pas dans le monde, et déjà j'ai une illusion de moins. Cependant maman dit, elle répète souvent qu'elle m'aime.... Ah ! si c'est là ce qu'elle appelle aimer, que dira-t-elle du cœur d'Eudolie, lorsqu'elle le connaîtra ?... Silence, mon cœur ; on ne te comprendrait peut-être pas.

---

4 Novembre.

Quinze jours perdus ; pas un moment de libre : emplettes, visites, dîners, le corps sans cesse en mouvement et l'âme comme *inanimée*. Si je ne prenais sur mon sommeil, je ne trouverais pas un instant pour Dieu. Avec quels délices je me jette à genoux lorsque je rentre dans ma chambre ! là seulement je retrouve et la faculté de sentir et celle de prier : je sens Dieu qui me soutient au milieu

de cette mer agitée; j'entends cette voix divine qui rassure, encourage et donne la vie à tout ce qui respire. Ma mère prie aussi, je l'espère : ah! si elle ne priait pas!....

Laure, dans notre solitude, j'avais mille choses à te dire, à te confier; ici je n'éprouve qu'ennui et tristesse, mon cœur se serre, je ne pense plus.

---

8 Novembre.

Je vais demain au bal, ma mère l'exige; hélas! qu'y ferai-je, sans usage du monde, n'ayant jamais dansé qu'avec mes compagnes?

Laure, te souviens-tu de ce jour où nous fêtions notre prieure? te rappelles-tu comme la prairie était verte, comme l'air était pur? et ces guirlandes que nous tressions ensemble pour orner le bosquet? et l'innocente malice avec laquelle nous nous dérobions les plus belles fleurs?.... Tous ces souvenirs me

sont chers, et ce n'est point Paris qui me les fera oublier. J'étais encore bien jeune; mais toi, un peu plus âgée, et surtout plus raisonnable, tu savais mêler à nos jeux la sensibilité qui anime tout, et la sagesse qui fait des devoirs un plaisir, et des plaisirs mêmes sait tirer d'utiles leçons. Tu m'engageas à porter avec toi une couronne de roses blanches sur l'autel de la Vierge; toutes deux à genoux devant son image sacrée, nous jurâmes de nous aimer toujours, d'être l'une pour l'autre une amie tendre, mais vraie; indulgente, mais sévère au besoin... La reine des anges reçut nos sermens; ils sont écrits au ciel, là où tout s'écrit pour ne plus s'effacer. En retournant à la prairie, nous nous tenions par la main; nos yeux étaient humides de pleurs; mes compagnes dansaient, chantaient, riaient;.... j'étais plus heureuse qu'elles.

10 Novembre.

Je ne sais comment t'avouer que je me suis amusée au bal; j'ose encore moins te dire que j'y ai obtenu quelque succès. J'entendais dire autour de moi : « C'est mademoiselle de Cézanne : « qu'elle est belle ! qu'elle a de grâce ! » Mon Dieu! Laure, est-ce que je suis belle? Oh ! non; je crois qu'on se moquait de moi : on riait de mon air provincial : cependant il me semble.... Eh quoi ! suis-je déjà réduite à combattre ma vanité? un hommage, assurément frivole, trouble-t-il mon jugement? ah! je le sens, la beauté doit être un piége à celle qui la possède, si la modestie ne la défend des embûches de la flatterie. Mais comment conserver cette précieuse modestie dans un monde idolâtre de tout ce qui offre quelque dehors brillant? On exalte à l'envie, dans la conversation, les avantages de la richesse, l'importance d'un rang élevé; on se passionne pour

la beauté, et pas un mot de la pauvre vertu.... Il me semble la voir s'envelopper de son manteau et fuir ces salons où l'on fait profession de la négliger. Cette pensée s'est présentée à moi quelquefois avec tant de force, que je me suis surprise à suivre des yeux cette image de la vertu que mon imagination avait créée.

Où donc la retrouver cette vertu si chère? je n'en sais rien; nos temples même en offrent à peine quelques souvenirs. Oh! ma chère, si tu voyais dans nos églises ce peuple, je ne dirai pas de païens, car peut-être les païens gardaient-ils du respect pour leurs dieux; si tu voyais ce peuple impie ne lisant pas, ne priant pas, et étalant des airs d'orgueil et de vanité dans la maison du Dieu humble et pauvre, tu t'écrierais avec moi : « Que viennent faire ici ces « hommes privés de sens? S'ils croient, « qu'ils adorent; s'ils doutent, qu'ils « prient; s'ils se font gloire d'être im-

« pies, ah! qu'ils ne profanent pas les « lieux saints par leur présence. »

---

13 Novembre.

Hier matin, M. de Blémont m'a fait dire de l'aller trouver dans son cabinet, et m'a reçue avec une politesse cérémonieuse qui m'a beaucoup embarrassée : je ne savais ce qu'il me voulait, et je faisais mille révérences, seulement pour avoir l'air de faire quelque chose. Enfin nous nous sommes assis, et il a commencé à dire que la position d'un beau-père étant toujours fort délicate, il s'empressait de me mettre au courant de ma fortune, pour qu'on ne l'accusât point d'avoir tû ces détails à une personne aussi raisonnable que mademoiselle de Cézanne. Je m'inclinai pour toute réponse, et je tremblais de peur que M. de Blémont ne me parlât d'affaires, à moi qui ne m'y connais pas : celle-ci, Dieu merci, était simple.

Il m'apprit que j'étais riche par mon père, et par une tante de mon père, morte depuis plusieurs années, qui m'a faite sa légataire universelle, et m'a laissé de fort beaux diamans. Je souris à ces mots, par pur enfantillage, surtout quand M. de Blémont m'offrit de me montrer l'écrin : il le prit dans son secrétaire et l'ouvrit devant moi, voyant que je n'osais y toucher. Je fus éblouie de la quantité et de l'éclat des pierreries, mais je m'arrêtai à regarder plus attentivement un portrait entouré de très-beaux diamans. « C'est le portrait de votre père, » me dit M. de Blémont. Il avait à peine parlé, que, saisissant le portrait, je le baisai avec transport ; tout le reste disparut à mes yeux, et je ne vis plus que le trésor que je venais de conquérir. « Oh ! monsieur, « m'écriai-je, ne pourrais-je pas garder « ce portrait. — Vous le pourriez s'il n'é- « tait pas si richement monté ; mais, « vous le savez, une jeune personne ne

« porte pas de diamans ; il n'y a que les « femmes mariées.....—Je ne le porte- « rai pas, je le garderai, je le cacherai « même ; ce n'est point un bijou que je « désire, c'est le portrait de mon père. « — Eh bien, me dit M. de Blémont, je « vous promets de faire détacher ce por- « trait du médaillon, et je garderai les « diamans pour vous les rendre quand « le temps en sera venu : voilà un rang « de perles auquel vous pourrez le sus- « pendre. »

J'étais si transportée de joie que je ne regardai pas les perles que me donnait mon beau-père ; il me le reprocha en me disant : « Vous ignorez apparem- « ment que ce collier est d'un grand « prix ; des perles de cette grosseur ont « presque la valeur du diamant ; vous « pourrez cependant le porter sans cho- « quer les bienséances : si vous étiez « moins raisonnable, je ne vous le « confierais pas. »

— « Laissez-moi un instant le por-

« trait, » lui dis-je ; et, sans attendre sa réponse, je courus le montrer à maman : elle détourna d'abord ses regards et rougit; puis elle le prit, le regarda un moment, soupira, et me le rendit. Je me retirai dans ma chambre, pour jouir à mon aise du bonheur de revoir mon père : ma bonne assure que ce portrait est frappant de ressemblance ; il m'en sera plus cher. Je l'ai remis à M. de Blémont; j'espère que le bijoutier ne me fera pas attendre long-temps.

Je suis donc riche, Laure, fort riche, car M. de Blémont m'a parlé de terres, de rentes, de forêts.... Oh! ma chère, que de bien je puis faire! J'ai déjà bâti un hospice pour des vieillards et une école pour des enfans : je m'endors en faisant des plans, en pensant aux règles que je veux faire observer dans mes nouvelles institutions; à mon réveil, je défais l'ouvrage du jour précédent, et je fonde d'autres établissemens de charité. Tu vois que mes projets sont en-

core bien vagues; j'aurais besoin de la bonne tête de Laure pour mettre un peu d'ordre dans la mienne.

---

15 Novembre.

Excepté les dimanches et fêtes, maman ne va point à l'église; elle est si occupée! J'ai obtenu la permission d'y aller dans la semaine avec ma bonne, mais rarement, et à condition d'y rester peu de temps : on ne veut rien d'exagéré, dit-on; comme si aimer Dieu était une exagération contraire à la sagesse! Je tâcherai d'y aller de grand matin pour que mon absence soit moins remarquée. Je ne le vois que trop, je serai privée des offices de la journée; je ne pourrai chanter les louanges du Seigneur, ni entendre ces exhortations qui éclairent et réchauffent la piété; exilée de la cité sainte, ne pourrai-je donc plus participer à ses solennités? Comme les enfans d'Israël, pleurant leur captivité à Baby-

lone, je suspendrai ma lire, et rien ne me consolera d'être loin de ma chère patrie. Pauvre enfant, abandonnée à la fureur des flots, je demande à ce qui m'entoure, secours, conseils et refuge ; partout je trouve le sourire du dédain, personne ne comprend mes terreurs... Que j'ai d'inquiétude sur mon avenir! que ferai-je? que deviendrai-je? Dieu m'inspirera.

---

18 Novembre.

Quelle consolation, quelle joie, chère amie! j'ai été de bonne heure à Saint-Roch; et, loin d'y trouver le scandale de la dernière messe du dimanche, de cette messe qu'on appelle celle du beau monde, j'y ai rencontré mille objets d'édification :... des femmes si pieuses!... des hommes, des jeunes gens priant comme des saints et approchant de la table sainte!.... O vertu! tu te caches, mais tu existes : le feu sacré

n'est pas éteint dans ma chère patrie ; il se conserve à l'ombre de l'humilité : Dieu, je l'espère, le fera reparaître un jour, plus brillant et plus pur.

---

25 Novembre.

Mon pauvre journal est bien languissant ; je ne trouve vraiment pas le temps d'écrire. Ce temps, qui m'échappe, est rempli de bagatelles qu'on me dit être importantes, et l'on me gronde si je me plains de leur futilité. Le matin, les maîtres, les emplettes, le soin de ma parure ; le soir, réunion, bals, spectacle.... Oui, ma Laure, spectacle ;... tu soupires, tu gémis sur Eudolie : rassure-toi, je n'y vais que par obéissance, et je défends à mes yeux de voir, à mes oreilles d'entendre. Ce qui se passe autour de moi est bien une comédie aussi, et c'est là ce qui m'occupe. Que les femmes sont coquettes, et que cette coquetterie les enlaidit ! Il n'y a de vé-

ritable grâce que celle qui s'oublie, qui s'ignore elle-même; mais être sans cesse occupée de soi, composer son maintien, sa voix, jouer la vivacité, l'étourderie, ou le ton sentimental; cela me paraît pitoyable, et il me semble que tout le monde doit en juger comme moi. Quelquefois je m'amuse à dépouiller ces femmes de leur brillante toilette et de leur caractère d'emprunt; la plus élégante ne m'offre plus alors qu'une figure flétrie, et un esprit superficiel qui doit être d'une bien pauvre ressource dans le ménage. Tu le vois, chère amie, je cherche à profiter de l'habitude que tu m'as fait prendre, de me rendre compte de ce qui me frappe; mais tu n'es plus là pour m'écouter, pour rectifier mon jugement : je ressemble à un aveugle que son guide abandonnerait tout-à-coup dans un chemin difficile; il s'oriente de son mieux, il croit suivre une ligne droite, et s'égare sans s'en douter.

30 Novembre.

Que de sensations diverses j'éprouve dans le monde ! je veux en conserver le souvenir, il me sera peut-être un jour nécessaire. On se perd de vue si promptement dans le chaos où je vis ! on se rappelle à peine ce qu'on était, tant on devient chaque jour différent de soi-même.

Hier nous allions au bal, et j'étais extrêmement parée; maman désira faire avant quelques visites. Nous allâmes d'abord chez la comtesse de C..., dont la mauvaise santé habituelle fait éclater la vertu sans rien ôter à son amabilité : elle lisait haut, près de sa charmante Anna, qui dessinait à la lampe. Madame de C... nous reçut avec grâce et gaîté, et nous conta que ses fils étaient allés à un petit concert chez leur tante. « Je n'ai « pu, ajouta-t-elle, déterminer Anna à « les y accompagner; elle aime mieux « rester avec sa malade : ne trouvez-

« vous pas cela héroïque ? — Je trouve « cela tout simple, répondis-je. » Ce mot me valut un tendre sourire de la bonne mère.

La conversation s'anima ; madame de C... nous parla de l'intimité qui régnait dans sa famille, où chacun, en croyant se livrer à son goût, se trouve être du goût de tous, par l'habitude de ne faire, pour ainsi dire, qu'un cœur, de n'avoir qu'une pensée, et de vivre entre soi. Combien je fus touchée de ce tableau ! il me présentait en réalité ce bonheur que j'ai rêvé si souvent ; mes yeux devinrent humides, Anna s'en aperçut, et m'entraîna au piano, sous le prétexte de me montrer de la musique nouvelle : grâce à cette attention, maman ne vit pas des larmes qu'elle eût pu prendre pour un reproche.

En jetant les yeux sur la petite robe de mademoiselle de C..., je fus confuse de mon élégance. Anna, qui a le don de tout deviner, sans affecter l'air de

pénétration qui intimide jusqu'à l'innocence, loua ma parure avec cette sincérité d'expression, étrangère à la jalousie qui dénigre et à l'envie qui désire. Heureuse, heureuse Anna! jouis du bonheur d'avoir une mère amie; ton cœur en est digne.

En sortant de chez la comtesse, nous sommes entrées chez madame de B***, parente de mon beau-père. Je ne l'avais pas encore vue : c'est une grande femme maigre, dont la physionomie sévère me fit baisser les yeux. Ses deux filles, aussi sévères qu'elle, attachèrent sur moi un de ces regards dédaigneux qui déconcertent, gardant le silence et se tenant éloignées de moi comme si j'avais dû leur communiquer un mal contagieux. Madame de B***, au contraire, sans avoir l'air de remarquer ma toilette de bal, se déchaîna contre le monde, les plaisirs, et dit même quelques mots piquans qui pouvaient s'appliquer à ma mère.

La visite fut courte, et me parut encore trop longue. Maman me dit en sortant : « Vous êtes contente, je vous « mène chez des dévotes, et des dévotes « bien aigres, bien médisantes, bien en- « vieuses.—Quoi, m'écriai-je, madame « de B... est dévote!.... serait-il pos- « sible? elle n'a ni indulgence ni bonté. « — Elle est dévote, vous dis-je; et « passe sa vie à l'église. »

Je restai désolée, confondue :.... ô Dieu! qu'ils sont coupables, ceux qui dénaturent ainsi votre douce loi! qu'ils la comprennent peu! qu'ils en sont peu dignes! une religion sans charité pourrait-elle être celle du Dieu qui dit : « Aimez-vous les uns les autres, et « supportez les faibles? »

---

10 Décembre.

Les mois s'écoulent avec une rapidité inconcevable; ma vie toujours trop agitée commence à ne plus me déplaire

autant, ce qui tient à l'habitude de voir les mêmes personnes et à l'intimité qui en résulte. On a pour moi tant de bonté!.... trop de bonté sans doute ; on exagère, je crois, le peu de bien qui se trouve en moi;... pourquoi ce *je crois*? devrais-je en douter?... Ces louanges emphatiques m'ont d'abord révoltée; j'y trouve à présent je ne sais quel charme, quelle apparence de vérité qui me séduit, qui m'inspire de la gaîté;... mais cette gaîté, je le sens, n'est pas celle de l'innocence; il s'y mêle un attrait de vanité,... et tout cela si involontairement;..... j'espère que Dieu...... Laure, Laure, je ne veux plus penser; les réflexions amènent la tristesse ; un repentir vague me saisit;.... et cependant, qu'ai-je fait de mal?

---

15 Décembre.

Ce qui me frappe le plus péniblement dans le monde, c'est la frivolité de la vie qu'on y mène ; toutes les idées m'y semblent bouleversées comme les mots qu'on emploie. J'entends des femmes dire sérieusement qu'elles sont *accablées, abîmées* d'occupations; qu'elles ne savent comment y tenir : et quelles sont ces occupations si importantes? des visites à faire, à recevoir, des billets à écrire, des courses chez les marchands, et, par-dessus tout, le soin de leur toilette. Il faut y ajouter, pour quelques-unes, l'étude de la musique, du dessin, puis la lecture des romans du jour, qu'on lit en courant, à ce qu'il me paraît, qu'on juge d'un mot, et qu'on oublie le lendemain. Voilà le cercle d'inutilités dans lequel on tourne; et les devoirs pieux, les devoirs d'état, les études solides, la réflexion, cette compagne si chère de la solitude ; tout cela est exclus, tout cela est oublié. Aussi ces es-

pris sans culture, ces cœurs sans charité, sont-ils d'une sécheresse, d'une insensibilité qui me fait frémir. On contait, l'autre jour, le trait touchant d'un jeune homme qui refuse d'accepter un poste avantageux dans une ville éloignée, préférant garder à Paris l'emploi le plus modique, pour soigner sa mère infirme et âgée : ce récit a trouvé des cœurs glacés et fait naître des réflexions désolantes. « Il eût mieux fait de par-« tir, disait-on ; son traitement l'aurait « mis à même de fournir à sa mère les « moyens de vivre dans l'aisance..... » Eh! qu'est-ce que l'argent, comparé aux soins d'un fils? l'argent calmera quelques besoins, mais remplacera-t-il cette tendresse qui console l'âme d'une mère, et la fortifie contre la douleur? Sens-tu, Laure, tout le bonheur qu'a dû éprouver cet excellent fils, en se disant : « J'adoucirai les maux de ma mère, « et sa dernière bénédiction sera mon « héritage? »

On parla bientôt après d'un homme célèbre dont la santé donne quelques inquiétudes : alors tous les esprits s'émurent ; à défaut de sensibilité, on montra un enthousiasme frénétique : à la manière dont on l'exaltait, on eût cru qu'il s'agissait de l'être le plus extraordinaire, le plus utile à la patrie, le plus honorable pour l'humanité ;... c'était un chanteur.

---

31 Décembre.

Je viens de passer une quinzaine charmante ; les plaisirs, les fêtes se succèdent ici sans interruption. Maman a, deux fois par semaine, des réunions nombreuses qui commencent par un concert et finissent par un bal. M. le comte de Valbel est un des hommes qui y viennent le plus assidûment, et que j'y vois avec le plus d'intérêt : je ne sais pourquoi je ne t'en ai pas encore parlé.

Il est assez âgé; oh! oui, je crois bien qu'il a de trente à trente-six ans, et j'en suis contente; s'il était plus jeune, je causerais moins librement avec lui. Il est rempli d'attentions pour moi, et sa conversation, amusante et solide à la fois, m'a été souvent utile. Ses prévenances me flattent, mais je t'avoue qu'elles m'étonnent; conçois-tu qu'il préfère une petite pensionnaire à la brillante Zoé, à la savante Palmire? Je te cite ces deux personnes, parce qu'elles sont à la mode. Sais-tu, Laure, ce que c'est que d'être à la mode? je pense que non: je vais donc te dire ce que M. de Valbel m'a appris à ce sujet.

Être à la mode, c'est fixer l'attention générale sur soi, de manière à ce que le public s'attache à vos pas, sinon par le sentiment de l'estime ou de l'admiration, au moins par celui de la curiosité. On peut être à la mode sans vertu, sans esprit, sans beauté: la fortune, la singularité, le caprice, tiennent lieu

de ces avantages. Quelques femmes arrivent à ce but, en se traçant un plan devant lequel la raison recule ; d'autres y vont par un simple effet du hasard ; aucune par un mérite tran scendant, mais modeste.

Que je me sens petite fille, lorsque je me compare aux femmes à la mode ! comme elles tranchent, comme elles décident ! comme elles rapportent tout à elles ! il semble qu'elles veuillent commander l'admiration en s'admirant elles-mêmes ; leur conversation, leur dédaigneux silence, jusqu'au moindre geste, tout en elles est un calcul de la vanité.

Douce humilité, vertu si chère et si aimable, que tu es méconnue et méprisée dans le monde ! Briller, occuper exclusivement l'attention des autres, voilà le cri de l'orgueil, et ce cri, en allumant toutes les prétentions, éveille aussi toutes les haines. Oh ! qu'elle est préférable cette morale que notre bonne prieure cherchait à inculquer dans nos âmes !

« Mes enfans, nous disait-elle, voulez-
« vous être aimées, oubliez-vous pour
« vous occuper des autres : si vous avez
« plus de talens, plus d'esprit, que vos
« compagnes, faites-vous-le pardonner
« à force de modestie; la vertu même,
« dont on s'enorgueillit, devient un
« défaut intolérable aux yeux des hom-
« mes, et une très-grande ingratitude
« envers Dieu. »

6 Janvier.

Il fut un temps où j'aimais à récapituler ma journée pour voir si je l'avais utilement remplie; ici, j'évite de penser aux heures, aux jours qui s'écoulent, sans laisser un moment à la réflexion, sans autre but que le plaisir. Je n'ai pas un instant de libre, et...

On m'appelle, Laure; il faut que je te quitte.

8 Janvier.

Tous les jours un plaisir nouveau, et pas un seul que j'aie le désir de confier à mon amie : la nouveauté en fait à mes yeux tout le charme; mais j'ose dire *encore* que mon cœur n'y prend pas d'intérêt.

---

12 Janvier.

Je veux te parler d'un spectacle qui m'a vivement touchée. Maman me dit hier : « Je veux vous mener voir Atha-
« lie; j'espère que vos scrupules ne vous
« défendront pas d'écouter une tragédie
« sainte. » Oh! oui, je l'ai écoutée avec attention, avec ravissement : je n'étais pas au spectacle; mon imagination avait franchi les temps, les lieux; j'habitais la ville sainte, et je tremblais pour les jours de mon jeune roi. J'aurais voulu tomber aux pieds du grand prêtre et

recevoir sa bénédiction : le son de sa voix me pénétrait de respect, et les oracles qui sortaient de sa bouche me causaient autant de terreur, que les Israélites en ressentirent sur le mont Sinaï.

Pourquoi le charme a-t-il disparu? pourquoi me retrouvai-je entourée de gens indifférens au Dieu d'Israël? Eh quoi! ces redoutables prédictions ne retentissent pas à votre oreille! l'aspect d'Athalie, ce monstre altéré du sang de ses enfans, ne vous cause-t-il pas de l'horreur? et ce rejeton sacré, l'unique espoir d'une race adorée, ne fait-il naître en votre âme ni crainte, ni tendresse, ni souvenir! Ces pensées m'occupaient lorsque la toile tomba, et je ne sortis de cette rêverie qu'en entendant maman me demander, pour la troisième fois, comment je trouvais le chapeau d'une femme placée près de nous. Quelle chute pour une fille de Sion!... Maman s'est moquée de mon

émotion, et le comte de Valbel en a ri.... Pourquoi riait-il, lui, si sage et admirateur de tout ce qui est beau?... le monde exerce donc sa maligne influence, même sur les bons?... je n'ai pu m'empêcher de le bouder un peu.

Une petite comédie succéda à Athalie : j'eus la faiblesse d'y prêter quelque attention, malgré mes résolutions, et je fus bien punie de ma curiosité. L'image d'une passion sans convenance, sans pudeur, m'a vivement choquée, et j'ai compris alors tout ce que le spectacle a de dangereux et de répréhensible. J'ai détourné les yeux en rougissant; et, malgré moi, j'ai emporté des idées dont la nouveauté me causait un trouble pénible. Rapprochant dans ma pensée les principes que j'ai reçus depuis mon enfance, et les exemples que j'ai eus aujourd'hui sous les yeux, je frémissais de l'idée qu'un jour mes premières impressions pourraient s'affaiblir.

13 Janvier.

Oh! qui me sauvera de moi-même? qui me donnera la force de conserver cette horreur du mal, cette surprise douloureuse qu'il me fait encore éprouver? Ma conscience alarmée me montre les dangers du monde, et mon esprit, déjà fasciné par ses vapeurs mensongères, cherche une excuse aux erreurs, et veut triompher de mes scrupules. Jamais pareil combat ne s'était élevé dans mon âme. Mon imagination est en butte à mille idées qui la désolent et la charment tour à tour. O Dieu! si des maximes perverses allaient triompher de ma raison!.... je suis si jeune, si faible!... le monde commencerait-il à m'intéresser? oublierais-je que cette vie est un temps d'exil? puis-je, hélas! sourire au plaisir qui m'entraîne, et négliger l'avenir qui m'attend.

« Prie, me dis-tu, et tu retrouveras « des forces..... » Que je prie! ah! le

puis-je?..... je l'essaie en vain : au moment où je veux élever mon âme vers Dieu, mon esprit se reporte sur la pièce que j'ai vue, sur le bal où je dois aller, sur la parure qu'on me prépare. Mille fois je cherche à éloigner ces misérables images, mille fois elles se reproduisent avec importunité; et, tandis que mes lèvres murmurent de longues prières, mon esprit, absorbé dans les riens qui l'obsèdent, est tout préoccupé d'une mode nouvelle qu'il vient d'imaginer. Confuse, désolée, je me relève en maudissant le tourbillon qui m'emporte, et jetant un œil de regret sur le passé que je chéris encore.

Où fuir pour me mettre à l'abri de ce joug cruel?.... Mon imagination me suit partout, et est mon plus dangereux ennemi; elle seule me séduit plus que tous les piéges que je puis rencontrer : m'aveuglant sur mes défauts, elle m'exagère quelques faibles avantages, et me fait entrevoir des succès qui m'éblouissent.

Ah! Laure, peux-tu m'aimer encore après de tels aveux? Près de toi, Eudolie était calme comme notre retraite; lorsque je m'éveillais, la pensée de Dieu arrivait plus vite à mon cœur que le jour à ma paupière; le sentiment de sa présence m'inondait de joie et d'amour : je méditais ses vérités saintes, je m'oubliais dans cette douce rêverie, et n'en sortais jamais sans trouver le ciel plus beau, mes compagnes plus aimables. Le soir venait sans m'apporter un regret, et je souriais au lendemain qui ramenait des devoirs si faciles, des jouissances si pures. Ici tout est changé, la solitude m'oppresse : oh! comme elle est affreuse, sans la pensée de Dieu! Je veux m'efforcer de méditer cette vérité; je veux....

On m'apporte un habit de bal pour ce soir;.... je cours l'essayer.

16 Janvier.

Je suis au désespoir ; maman vient de recevoir une invitation pour un bal masqué chez le duc de *** : elle accepte, et veut m'y conduire. Un bal masqué! que je me sens de répugnance pour un plaisir que la religion réprouve! J'ai supplié maman de ne m'y pas mener, elle n'a seulement pas écouté mes raisons ; je vais faire une nouvelle tentative.

Le même jour.

Mon Dieu, Laure, comme maman s'est fâchée contre moi ! quelle colère ! elle a interprété mon humble prière de la manière la plus désolante, et m'a demandé avec emportement si je prétendais lui faire une leçon, et si c'était à elle ou à moi à décider de ce qui était bien ou mal? Elle veut que je me défasse de toutes ces idées *niaises* que des

béguines m'ont inspirées, et que je lui obéisse sans résistance, convaincue que je dois être qu'elle est incapable de rien faire contre les bienséances. Les bienséances! je n'entends que ce mot; est-ce que dans le monde il n'y a que des bienséances, et point de devoirs à remplir?

---

18 Janvier.

Il n'était question, depuis quelques jours, que d'une messe en musique qui devait se chanter à Saint-Roch, pour le service anniversaire de M. ***, homme de lettres aussi estimé qu'estimable, et dont la mort a excité beaucoup de regrets. L'auteur de la musique jouit d'une grande réputation, et l'exécution en a été confiée aux plus habiles artistes. J'avoue que je brûlais du désir d'y aller, et me faisais une imposante idée de cette cérémonie, où des regrets sincères et des prières ferventes seraient exprimées avec toute la vivacité du sen-

timent, tout le recueillement de la douleur. Je me figurais des amis désolés, redisant les chants sacrés qui fléchissent l'Éternel, et font pénétrer l'espérance jusqu'au sein de la mort; je voyais le tombeau s'ouvrir, et un esprit immortel en sortir triomphant, escorté des prières de la religion et des vœux de l'amitié. Ce spectacle touchant s'offrit souvent à mon imagination; mes larmes coulaient, et mon cœur battait d'impatience de voir arriver ce jour solennel.

Enfin ce matin nous nous rendons à Saint Roch à onze heures; à peine ai-je mis le pied dans l'église, que mon illusion se dissipe. Quel bruit! quel mouvement! quelle agitation! on entre dans le temple du Seigneur comme au spectacle; on cherche la place la plus commode, et, pour y parvenir, on se presse, on renverse les chaises, on se fait signe de loin, on s'appelle; on salue en riant ses connaissances, et on écrase sans

ménagement les inconnus. Enfin on se place, on se case, et on laisse, entre deux rangs de chaises, assez d'espace pour voir s'agiter les personnes qui, arrivées trop tard, ne savent que devenir. Des femmes mises élégamment, des jeunes gens à la mode, se lorgnent mutuellement, se parlent à l'oreille, se penchent négligemment sur leurs chaises, et disputent à Dieu, par les efforts qu'ils font pour être remarqués, une attention et des hommages qui ne devraient être que pour lui. Des hommes, oubliant cette bienséance que l'éducation devrait inspirer à défaut de la religion, tournent le dos au sanctuaire, et leur voix sacrilége fredonne des airs profanes. Presque personne ne plie le genou devant l'Éternel : si quelques femmes font le signe de notre rédemption, c'est d'une manière à peine sensible, et leurs regards errans prouvent qu'elles ne pensent pas à ce qu'elles font. La profanation du lieu saint me

glaça d'épouvante, et le souvenir des punitions subites et terribles, dont Dieu châtiait jadis les fautes d'Israël, augmentait mon trouble.

Je priais avec ardeur pour ces pauvres égarés, lorsque tout-à-coup le ciel s'obscurcit; le vent agite avec violence les fenêtres de l'église; ses mugissemens se répètent de voûte en voûte, et semblent murmurer quelque anathême que la foule dédaigne. Des torrens de pluie se précipitent, et ton amie tremblante croit qu'un nouveau déluge va punir les crimes de la terre : bientôt l'obscurité devient plus profonde, un coup de tonnerre éclate avec violence au-dessus de nos têtes, et un cri presque général se fait entendre. Je me jette à genoux pénétrée de frayeur; lorsqu'enfin j'osai lever la tête, je vis tout le monde prosterné, ou debout, dans l'attitude de la crainte et du respect. Hélas! ce moment fut de courte durée : cet orage, si rare dans la saison où

nous sommes, s'éloigna promptement; le jour revint, et, avec lui, je vis renaître cette audacieuse gaîté qui semble narguer le ciel même.

Pascal l'a dit, rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu : j'y pensai en voyant ces héros de salon, qu'un coup de tonnerre avait fait pâlir, et qui tournèrent en ridicule l'effroi des femmes, lorsque le danger fut passé.

Enfin la messe commença, et il ne fallut rien moins que la beauté de la musique, pour ramener un peu de calme dans mon âme. Au moment si touchant du *Pie Jesu*, mes yeux cherchèrent à distinguer parmi la foule les amis du défunt; leurs larmes devaient les trahir; tous les yeux étaient secs, toutes les physionomies glacées. Oh! combien alors le monde me parut vain et cruel! que je me sentis seule au milieu de cette foule! et c'est avec ces cœurs insensibles que je suis destinée à vivre! et il me faudra être dupe de leurs vaines

démonstrations d'amitié! Savent-ils aimer, ceux qui n'ont pas une larme à donner à l'ami qui n'est plus?

O vanité de nos espérances, tu devrais disparaître à la pensée de la mort; elle anéantit tout, et *lorsque l'homme puissant mourra, sa gloire ne descendra pas dans le tombeau* (1). Si quelques noms anciennement célèbres frappent encore nos oreilles, où sont ceux qui portaient ces noms? où retrouver leurs cendres? les louanges des hommes n'ont pas le pouvoir de les ranimer, et le cri de l'admiration, fût-il universel, n'est pas entendu du tombeau. La vertu même passe sur la terre comme la douce rosée; le soir se rappelle à peine le bienfait du matin; et, pour trouver l'éternité des souvenirs, il faut quitter ce monde qui se détruit chaque jour, et s'élancer dans le sein de Dieu même.

Chère amie, près de toi, ces pensées

(1) Ps. 48.

fructifieraient, elles me rendraient meilleure ;... ici, elles iront se perdre dans le torrent qui m'entraîne.

---

19 Janvier.

On ne s'occupe que du bal masqué, et des différens déguisemens qu'on doit prendre. Maman veut que je sois en Espagnole, et elle a dit au comte de choisir le même costume ; il l'a saluée d'un air satisfait, comme lorsqu'on remercie, ce que je n'ai pu comprendre. On a voulu me faire essayer cet horrible masque qui m'inspire un véritable effroi; je m'y suis opposée de toutes mes forces, mais inutilement.... Oh! ma chère, mon front rougissait sous ce déguisement hideux. Je me rappelai avec tristesse ce voile d'innocence dont nous voyions les religieuses parer leur tête : elles ne se dérobent à la vue des hommes que pour être tout à Dieu, et la pudeur imagina sans doute cet ornement, qui

cache et ne défigure pas l'ouvrage du créateur. Mais un masque, une figure factice, dont on ne fait usage que pour tromper, et pour oser, sous des traits empruntés, jouer un rôle dicté par la folie!... voilà ce qui me révolte... Ah! si j'étais libre !....

---

24 Janvier.

Mon habit est ravissant et me va bien : ce bal, qui m'avait causé d'abord une si grande frayeur, m'inspire à présent une curiosité infinie; tout le monde me dit que j'y serai enchantée. Enchantée!... je voudrais cependant m'y ennuyer, je devrais m'y déplaire. Hélas! que de projets semblables échouent au moment du danger! il vaudrait mieux le fuir; mais le puis-je? le peu de raison que j'avais s'évapore dans le tumulte du monde, et ce monde, qui devait m'apprendre tant de choses, me fait tout oublier.

25 Janvier.

Me voilà prête; nous partons dans un quart d'heure; maman finit sa toilette... Je ne sais ce que j'ai; je n'ai jamais pensé à toi, ma chère, avec plus de tendresse; jamais je n'ai tant regretté d'être éloignée de ma plus chère amie. Ah! Laure, que dirais-tu, si tu me voyais avec cet habit élégant, trop élégant peut-être? ce petit chapeau orné de si belles plumes?.... ce costume est vraiment charmant....

Pourquoi donc suis-je si triste?.... puis-je offenser Dieu en obéissant à ma mère?... et cependant, ma conscience murmure et s'alarme; je ne sais que faire pour ne la pas entendre... Comme je regrette mon cher couvent! c'est là seulement que j'ai connu le bonheur : ici l'on trouve des plaisirs, mais du bonheur, oh! non... Laure, ne me peins plus le calme dont tu jouis; ne me rappelle plus nos innocentes joies; ne me

vante plus la douceur du joug divin : ces souvenirs me tuent ;... ces temps heureux sont finis pour la triste Eudolie... Je pleure... Ciel ! on m'appelle;... il me semble que je cours à la mort... Adieu, adieu, Laure chérie.

---

26 Janvier, 4 heures du matin.

Quelle confusion !... quel chaos !... quel trouble !... je ne puis écrire ;... la fatigue, un mal aise indéfinissable.... Laure, plains-moi...

Dix heures du matin.

Je viens de passer une nuit affreuse ; une insomnie cruelle m'a tourmentée ; un sommeil plus cruel encore est enfin venu clore mes yeux : les rêves les plus effrayans m'ont persécutée... hélas ! ils sont peut-être moins horribles que le monde que j'ai vu. Mon état de souffrance dure encore ; je suis brûlante, et

ma tête suffit à peine aux idées qui m'agitent : peut-être les calmerai-je en écrivant.

Nous sommes arrivées au bal à onze heures : il offrait un spectacle si nouveau pour moi, que j'ai pense faire un cri de surprise. Figure-toi cinq cents personnes, mises richement, élégamment, quelquefois d'une manière bizarre, parlant toutes à la fois d'un son de voix aigre et qu'on cherche à rendre méconnaissable ; une agitation continuelle sans objet, des éclats de rire sans cause, et mille demandes faites en courant dont on n'attend pas la réponse. Au lieu d'éprouver le plaisir qu'on m'avait tant promis, je ressentis une sorte d'effroi de me voir entourée de toutes ces figures masquées ; et c'était en vain que je cherchais, sur des cartons enluminés, cette expression des yeux et du sourire, qui nous montre nos semblables sous les traits de la bienveillance. Je me serrais contre maman, et la crainte d'en être

écartée par la foule m'occupait toute entière. Après nous être promenées longtemps, nous aperçûmes ma tante, le comte de Valbel, et quelques personnes de notre société dont nous connaissions les déguisemens. Nous nous réunîmes et marchâmes ensemble ; un instant après je me trouvai séparée de ma mère, sans pouvoir la rejoindre. La chaleur était suffoquante, et ne pouvant plus y tenir, j'ôtai brusquement ce vilain masque que j'avais mis avec tant de répugnance : bientôt je me vis entourée d'une foule d'hommes, qui m'accablèrent de fadeurs et augmentèrent mon trouble et mon embarras. Je ne pensai plus qu'à gagner une petite porte, pour échapper à mes persécuteurs, et me jetai toute épouvantée dans une pièce où deux vieillards jouaient au piquet. Je me crus en sûreté ; mais, hélas ! dans le monde, les cheveux blancs méritent-ils toujours nos respects ? je m'aperçus, aux discours de ces hommes, que j'avais mal choisi mes

protecteurs. Oh! ma chère, que le vice est affreux! et qu'il doit effrayer davantage, quand il est le partage de la vieillesse! c'est le crime sans espérance.

Je ne restai pas long-temps dans cette cruelle position ; madame de Marsange me joignit bientôt, et me gronda beaucoup de m'être démasquée, et d'avoir quitté notre société ; comme si j'en avais été la maîtresse! Je remis mon masque, et témoignai le désir de retrouver maman; après l'avoir long-temps cherchée, nous arrivâmes, non sans peine, au salon de jeu : la porte en était obstruée par la foule , et l'on y voyait plus de jeunes gens que dans les salles de danse. Maman était à une table de bouillote, et je ne pus d'abord m'approcher d'elle ; mais je la voyais et l'entendais sans qu'elle m'aperçût: elle était très-rouge, parlait d'un son de voix élevé , dur, qu'elle n'a point ordinairement. Il me parut qu'elle venait de perdre, et elle se levait pour s'en aller , lorsqu'une dame lui dit :

« Comment, vous nous quittez? fi donc! « c'est une vétille.—Vous me ruinez, « répondit maman, et mille écus sont « assez pour une nuit.— Bah! bah! « s'écrièrent tous les joueurs, mille écus « ne sont rien pour vous : ne sait-on « pas que la fortune, comme la beauté, « vous a prodigué ses dons? Il n'y a « pas de rentrans ; il faut donc que nous « quittions tous, si vous partez? peut-il « y avoir du plaisir sans la belle ma- « dame de Blémont? »

Assurément les rentrans ne manquaient pas, et maman pouvait bien se retirer sans craindre de faire finir la partie ; je le désirais vivement : je frissonnai bientôt en la voyant se rasseoir. « Mais je n'ai plus d'argent, dit-elle. « —En voilà, » répondit la dame avec un empressement qui n'était ni de bonté ni de générosité, « en voilà ; ma bourse « n'est-elle pas la vôtre ? »

On se remit à jouer : je cherchai à m'approcher de maman, espérant que

la voix de sa fille l'arracherait à un si funeste sommeil. Arrivée avec beaucoup de peine jusqu'à elle, je m'appuyai sur le dos de sa chaise, et prononçai bien bas le doux nom de *maman;* elle n'entendit pas : « Maman, « répétai-je, ma chère maman. » Elle tressaillit, se retourna vivement, et me regardant avec des yeux enflammés : « Pourquoi êtes-vous là, mademoiselle? « pourquoi ne dansez-vous pas?—Parce « que je préfère ma chère maman à « tout.—Enfantillage! sottise! on est ici « pour s'amuser : rejoignez votre tante, « et laissez-moi tranquille. »

Madame de Marsange s'approcha et parla bas à ma mère. « Je vous suis, » répondit-elle fort vite, « je vous suis « à l'instant. » Ma tante prit mon bras, et me mena dans la salle de bal, en m'engageant à danser : M. de Valbel m'offrit sa main; je n'osai le refuser.

Non, ma chère, non, je l'espère au moins, tu ne sauras jamais ce que c'est

que danser ayant la mort dans l'âme : je n'entendais pas la musique, et lorsqu'un instrument faisait retentir un son plus fort, il me semblait reconnaître la voix de ma mère qui m'appelait à son secours; mes jambes pliaient sous moi, et il fallait que le comte me dît les figures, quand c'était mon tour à danser. Quelle corvée pour lui! je me rappelle les efforts qu'il faisait pour me distraire, et son air consterné en voyant qu'il ne réussissait pas.

La contredanse finie, j'allai m'asseoir auprès de ma tante : à côté de nous étaient deux jeunes femmes, qui causaient très-haut avec un homme assis derrière elles. Ils cherchaient à deviner les masques, et en nommaient un grand nombre, ce qui fixa d'abord légèrement mon attention; j'entendis bientôt des histoires, plus scandaleuses les unes que les autres, racontées avec ce ton d'insouciance et de légèreté, si commun dans le monde. Malgré tous mes efforts pour

paraître indifférente à cette conversation, je ne pus m'empêcher de m'écrier, à un trait affreux que l'on venait de citer : « Quelle horreur ! »

Juge, Laure, de ma confusion, en voyant les regards de mes trois voisins se fixer sur moi ! « Qu'avez-vous ? » me demanda vivement ma tante. Je la conjurai de passer dans une autre salle, où peut-être nous aurions moins chaud : elle y consentit en murmurant beaucoup, et en me disant qu'il ne fallait pas venir au bal, quand on ne savait ni supporter la chaleur, ni s'amuser de rien. Le comte vint heureusement me prier de danser encore avec lui, et j'acceptai pour me soustraire à l'humeur de madame de Marsange.

La contredanse était au moment de finir, quand je vis maman venir à moi ; elle était pâle et paraissait agitée : « Sor-« tons, me dit-elle, je ne me sens pas « bien. » Je fis à peine une excuse au comte, et je courus joindre ma mère,

qui s'éloignait en marchant fort vite. Nous descendîmes, sans nous donner le temps de mettre nos pelisses ; nous fûmes forcées d'attendre assez longtemps notre voiture sous le vestibule, et le froid me saisit sans que je m'en aperçusse ; tant j'étais occupée de ma malheureuse mère ! Je ne devinais que trop ce qui la faisait fuir avec tant d'empressement : j'aurais voulu lui parler pour la tirer du sombre désespoir où elle semblait plongée, et cependant je n'osai lui adresser la parole, dans la crainte que ma voix, quoique suppliante, ne lui parût un reproche.

Madame de Marsange arriva bientôt, et regarda sa sœur avec anxiété ; le comte lui donnait la main : ce fut lui qui remarqua que j'avais oublié de prendre ma pelisse ; il en fut plus effrayé que la chose ne valait, et m'engagea, avec sa bonté ordinaire, à me bien soigner en arrivant.

Enfin nous rentrâmes ; et ma mère se

retira dans son appartement, sans avoir articulé un seul mot.

Restée seule, je fus prise d'un frisson violent qui dura plusieurs heures; une chaleur brûlante lui succéda, et je ne pourrais rendre les noirs fantômes qui m'apparurent alors. Je me voyais livrée à mille démons infernaux, qui s'acharnaient à me tourmenter; ils s'offraient à mes yeux, tantôt sous la figure de ces deux vieillards aux regards si libres, tantôt sous celle de ces jeunes étourdis qui m'avaient séparée de ma mère en se pressant autour de moi, tantôt sous les traits de cette femme, dont la voix aigre engageait ma mère à se remettre au jeu.

Le monde ne se compose-t-il donc que d'êtres dépravés? la vertu n'y estelle en effet qu'une exception, dont le plus grand nombre se moque?.... Mon Dieu, s'il en est ainsi, terminez mes jours au temps de mon innocence; j'aime mieux la nuit du tombeau, que

ces fêtes brillantes, qui éclairent la corruption et le désordre.

La voilà justifiée, cette espèce de terreur que je ressentais à l'approche du bal; le souvenir que j'en rapporte est rempli d'amertume, et jette un voile sur ce qu'hier encore j'appelais un plaisir : Oh! je suis bien détrompée... Mais, Laure, quel espoir luit à mes yeux!... si ma mère, dans une pénible insomnie, avait aussi réfléchi sur les dangers d'une vie que réprouve, je ne dis pas seulement la religion, mais même la simple raison! si, dégoûtée des amusemens, dont le faux éclat ressemble à ces nuages d'or et de pourpre qui voilent la tempête, elle allait me dire ce matin : « Eudolie, j'abjure ce fracas qui « m'a séduite; veux-tu vivre seule avec « une mère qui t'aime?.. » avec quel délice je me jeterais dans son sein! avec quel transport je lui dirais : « L'amour « de ma mère est tout pour moi. »

Maman m'appelle;... doux pressentiment du cœur!.... s'il pouvait se rea-

liser.... Mais, Dieu!... elle monte,... jamais elle ne vient ainsi....

Une heure.

Puis-je te redire la scène terrible qui vient d'avoir lieu? ce secret ne sortirait jamais de mon sein, si je n'étais sûre de le confier à la vertu même, à la discrétion la plus parfaite. Ecoute-moi, Laure, et prie pour ma mère.

Elle est entrée d'un pas incertain, et m'a fait plusieurs questions sans attendre mes réponses: elle me regardait à peine; ses regards troublés parcouraient toutes les parties de ma chambre. Tout-à-coup elle pâlit, s'arrête, et, fixant les yeux sur le parquet: «Eudolie,» me dit-elle d'une voix étouffée, «tu es une «excellente fille;.... je suis sûre, Eudo-«lie, que tu m'aimes.—Si je vous aime, «maman, si je vous aime! en pourriez-«vous douter?—Eh bien! chère fille, «rends un service à ta mère;» et des

pleurs s'échappèrent de ses yeux. Je me jetai à ses genoux : « Oh ! maman, par-« lez, de grâce, dites-moi vite, suis-je « vraiment assez heureuse pour pou-« voir vous rendre un service ? » Elle m'embrassa, voulut parler, et sembla ne pas trouver de termes pour s'exprimer : « Chère maman, vous avez donc « à me demander l'impossible, puisque « vous balancez à me le dire ?—L'im-« possible ? non ;... toutefois, à ton âge, « on tient à de certaines choses, et je « crains...—Dites, de grâce, ma chère « maman.—Par exemple, si je te priais « de me donner ce beau collier de « perles que t'a légué ta tante.—N'est-ce « que cela, maman ? » et courant à ma commode, j'en rapportai mon collier, que je passai en souriant au cou de ma mère : elle me serra dans ses bras ; « Eudolie, me dit-elle, tu es meilleure, « plus sage que moi ;... ce collier est « magnifique.—Oh ! maman, je n'en « sens le prix que d'aujourd'hui. »

Ma mère se leva, vivement émue, et le visage baigné de larmes; elle baissa les yeux, changea plusieurs fois de couleur, et me dit avec embarras : « Mon « enfant, je dois te prier de ne jamais « parler de ce collier;.... ce n'est point « pour m'en parer que je te le de- « mande :... une dette,... un léger em- « barras....—Maman, vous avez donc « beaucoup perdu?....— Silence, ma « fille, silence pour la vie!... si M. de « Blémont l'apprenait, mon bonheur « serait détruit sans retour : tu entends, « Eudolie, le bonheur de ta mère serait « anéanti pour toujours.— O maman! » m'écriai-je, et mes genoux se dérobaient sous moi; elle me retint dans ses bras, m'y serra avec une sorte de violence, et s'écria : « Eudolie, Eudolie, garde-toi « des passions! »

Son ton était terrible, imposant; il me fit tressaillir, et je m'arrachai de ses bras par un mouvement involontaire.... « Ne me fuis pas, Eudolie, ne me fuis

« pas;... je ne suis aimée que de toi! »

Je tombai de nouveau à ses pieds: elle m'embrassa, mit son doigt sur ses lèvres, et sortit sans ajouter une parole.

Laure, et moi aussi je te dis : « Si-« lence, ou le bonheur de ma mere est « anéanti pour toujours. »

---

27 Janvier.

Encore une nuit sans dormir :... l'image de ma mère est sans cesse devant mes yeux, et ces terribles mots : *Eudolie, garde-toi des passions!* résonnent à mon oreille, et pénètrent mon âme de terreur.... *Garde-toi des passions!* hélas! comment m'y dérober, moi, faible créature, si le monde les excite toutes, si ma mère elle-même!.... Je ne les connais pas, et leur nom seul me trouble... Les passions! est-ce donc là ce qui donnait à ces vieillards ce sourire infernal, si effrayant pour l'innocence? Les passions! ce sont elles sans

doute qui ont creusé les yeux hagards de cette joueuse, et qui ont sillonné son front de rides anticipées.... Les passions! oh! qu'elles sont hideuses, et que le résultat en est désespérant!... Ma mère, redoutez, fuyez ces bêtes féroces, et venez retrouver la paix dans le sein de votre enfant.

Ma mère est si belle, Laure! je la croyais si heureuse!... eh bien, ma mère est triste, elle est à plaindre : le monde ne serait-il donc qu'un spectacle trompeur, où chacun, sous le masque de la joie, cache un cœur flétri et des passions cruelles?

Je suis accablée par ces réflexions; la douleur que j'en ressens me détache de la vie... Dieu! si j'allais moi-même succomber à tant de perversité! si la foi qui m'anime venait à s'éteindre!... Déjà, oui, déjà j'ai souri au démon de l'orgueil; déjà mon front moins chaste a supporté des regards qui m'eussent fait rougir autrefois.... Où fuir? où me ca-

cher?... Mon Dieu, vois mon repentir, et défends-moi contre ces lions rugissans; arrache-moi au monde, brise mes liens les plus chers, dispose de mes jours, ou donne-moi la force de ne vivre que pour toi.

Sept heures du soir.

J'ai été obligée de descendre pour le dîner, quoique me soutenant à peine. Le comte était chez ma mère; il a fait un cri en m'apercevant, et est venu m'offrir son bras, en me témoignant les plus vives alarmes sur ma santé : ma mère m'a regardée avec étonnement et tristesse; on m'a interrogée, et j'ai été obligée de convenir que je ne dormais pas depuis deux jours, et qu'une chaleur brûlante m'ôtait toutes mes forces. Ma mère s'est jetée sur le cordon de la sonnette, et a envoyé les domestiques à la recherche du médecin; elle m'a pris la main avec inquiétude, et s'est écriée

plusieurs fois : « Comment n'ai-je pas « été frappée de son changement ? » Puis se penchant sur mon cou : « Eudo- « lie, a-t-elle dit bien bas, pardonne- « moi, j'étais si malheureuse ! » . .

Ma mère est malheureuse !... cette pensée déchire mon âme :.... que le chagrin de ce qu'on aime est difficile à supporter !

J'étais couchée sur un sopha ; le comte me regardait d'un air inquiet, et je crus voir des larmes dans ses yeux : il paraît bon ; ah ! qu'il souffrira en ce monde !

Neuf heures du soir.

Le médecin me quitte, il veut que je me mette au lit, et j'ai jugé à sa physionomie qu'il ne me trouvait pas bien... Mon Dieu, m'auriez-vous exaucée !.... Adieu, ma Laure, je vais mettre mon journal sous enveloppe et à ton adresse... Peut-être le reprendrai-je;... s'il en est

autrement, ne me plains pas;... songe que mon pélerinage a été court, et que le premier orage m'aura conduite au port... Adieu, Laure; adieu, ma plus endre amie.

La maladie d'Eudolie l'ayant forcée d'interrompre son journal, on va essayer d'y suppléer par le récit des événemens.

On a vu qu'en sortant du bal, mademoiselle de Cézanne avait été saisie par le froid; quelques jours après, une fluxion de poitrine se déclara avec les symptômes les plus alarmans. Toute occupée de sa propre situation, et du chagrin d'avoir perdu une somme qu'elle n'osait avouer, madame de Blémont ne s'était pas aperçue, dans le premier moment, de l'état de sa fille : rien n'affaiblit les sentimens nobles et naturels, comme une vie trop dissipée.

Madame de Blémont était née avec

d'heureuses dispositions; une éducation légère lui donna ces défauts brillans, qui assurent aux femmes des succès frivoles, pendant leur jeunesse, et amènent ensuite de longues années de tristesse et de regrets. Mariée à seize ans au comte de Cézanne, homme aimable et vertueux, elle aurait pu être heureuse; mais, repoussant avec dédain les jouissances paisibles qui étaient en son pouvoir, elle s'abandonna aux rêveries de l'orgueil et de la coquetterie : sa vie fut un orage continuel.

Le comte mourut jeune; sa femme le pleura sincèrement : trop souvent, on ne sait apprécier un bien qu'après l'avoir perdu.

Jeune, belle et riche, madame de Cézanne ne fut pas long-temps sans voir à ses pieds une foule de prétendans : incertaine sur le choix, elle consulta sa sœur, qui l'engagea à préférer M. de Blémont, dont la conduite était exempte de reproches. M. de Blé-

mont n'avait, en effet, que ces passions froides et concentrées, qui donnent parfois l'apparence de la sagesse; ambitieux, intéressé, il s'occupait, sous les dehors de la modération, des moyens d'augmenter une fortune déjà considérable, et d'arriver à un emploi brillant.

Devenue madame de Blémont, la comtesse s'imagina qu'elle dominerait un homme, que sa complaisance rendait l'ami de tout le monde; elle fut bientôt détrompée, et se vit forcée de plier sous le joug d'un mari froid et impérieux.

Eudolie, fille unique du comte, avait près de six ans lors du second mariage de sa mère : un an après, madame de Blémont devint mère d'un fils; Eudolie gêna, fatigua M. de Blémont, elle fut mise au couvent. Sa mère, fondant en larmes, assurait qu'elle ne se consolerait jamais d'une séparation si cruelle; Eudolie fut dix ans sans voir sa mère!

Un parti avantageux s'étant présenté

pour elle, on se décida enfin à la rappeler à Paris.

Le comte de Valbel avait entendu parler de mademoiselle de Cézanne, par une de ses parentes, qui avait été pensionnaire au même couvent. Malgré ses trente-six ans, il se crut capable de faire le bonheur d'une jeune personne élevée loin du monde, et comme abandonnée de ses parens : il demanda sa main; M. de Blémont la lui accorda, sans penser à la disproportion d'âge, et sans consulter celle qui avait tant d'intérêt dans cette affaire. Eudolie, arrivée chez ses parens, ne fut même pas mise dans la confidence de ce projet, dont on ne devait lui parler que lorsqu'elle aurait dix-sept ans, époque fixée pour son mariage. M. de Valbel conçut pour elle la vive et pure affection d'un frère ; il ne voyait qu'en gémissant les périls auxquels elle était exposée, et aurait voulu la soustraire sur-le-champ aux exemples contagieux d'une mère

coquette et dissipée. La tâche qu'il aurait à remplir, comme époux d'une femme jeune et belle, l'effrayait quelquefois; mais lorsqu'il voyait Eudolie si modeste, si timide, si embarrassée d'être belle, rougissant des éloges qu'on lui prodiguait, il se rassurait, et espérait tout d'une âme, dont les premières impressions avaient été pour Dieu et pour la vertu.

Les choses en étaient là, lorsque mademoiselle de Cézanne tomba malade : elle fut vingt jours en danger, et, pendant vingt jours, madame de Blémont sembla redevenir ce que la nature l'avait faite, bonne et tendre. Ponctuel en tout, comme le sont les gens froids, M. de Blémont montait régulièrement soir et matin chez la malade, et demandait d'un ton de voix calme : « Comment va mademoiselle de Cézanne? » Écoutant la réponse avec tout l'intérêt de la politesse, il ne s'en allait jamais sans dire : *J'espère beaucoup ;* ce qui le dis-

pensait, et de plaindre, et de s'attrister.

En proie à la plus affreuse inquiétude, le comte de Valbel allait vingt fois le jour savoir des nouvelles d'Eudolie, et souvent son silence seul interrogeait madame de Blémont : par une sympathie que le cœur devine sans se l'expliquer, la malheureuse mère ne répondait souvent aussi que par un geste, un regard.... Il est des mots si durs à prononcer, si terribles à entendre!

Enfin le mal cède, et le médecin annonce la convalescence : Eudolie soupire, et jette un œil de regret vers le ciel où elle a cru s'envoler pour toujours; puis elle voit tant de bonheur dans les yeux de ceux qui l'entourent, que s'accusant d'ingratitude, elle remercie Dieu d'avoir sauvé des jours qui sont chers à sa mère, et qui pourront être utiles à sa vieille Sophie. Cette excellente fille avait retrouvé les forces de sa jeunesse pour soigner *sa chère enfant* : elle était prête à succomber à la fatigue ; Eudo-

lie revient à la vie, et Sophie ne se souvient plus de ces trois affreuses semaines de chagrin et d'insomnie; sa vivacité s'en accroît, et, à toutes les questions qu'on lui fait, elle ne répond que par ces mots : *Nous sommes guéries ;* tant elle s'identifie avec le seul objet qui l'attache sur la terre !

La tranquillité méthodique de M. de Blémont contrastait d'une manière pénible avec le ravissement général; il reçut cent visites de félicitation avec une reconnaissance calculée, promettant bien de dire à sa belle-fille l'intérêt flatteur qu'elle avait eu *le bonheur* d'inspirer, et terminant presque toujours ainsi la conversation : *Sa mort m'eût très-vivement affecté.* Ces mots faisaient tressaillir madame de Blémont; aussi n'était-ce qu'avec le comte qu'elle pouvait épancher sa joie; il avait si bien compris sa douleur!... De son côté, M. de Valbel avait été enchanté de trouver dans madame de Blémont une mère

tendre, dévouée; et il admirait l'amour maternel, qui a assez de force pour faire, de la femme la plus dissipée et la plus légère, la garde-malade la plus assidue et la plus attentive. Il en jouissait délicieusement; on croit si aisément à l'hérédité des vertus!.... il s'estimait heureux qu'Eudolie eût une bonne mère.

Cependant, malgré le retour de la belle saison, et malgré sa jeunesse, Eudolie demeura faible, et ne put sortir de sa chambre que long-temps après sa maladie. Un jour enfin elle descend au salon, et ce court trajet est pour elle un voyage pénible; ses yeux restent fermés, le jour l'éblouit, et le moindre bruit la fait tressaillir. Elle reprend ses esprits avec peine, promène autour d'elle des regards qui cherchent sa mère, sa mère qu'elle chérit plus que jamais, depuis qu'elle la sait malheureuse, et qu'elle l'a vue si tendre; et sa mère n'est pas là!... Cette absence, qui avait peut-être une cause naturelle, afflige Eudolie; la

souffrance, comme le malheur; rend quelquefois méfiant : cette espèce d'abandon rappelle à mademoiselle de Cézanne l'ancienne froideur de madame de Blémont, ses dix ans d'exil, puis son amie, puis son convent, puis enfin cette félicité du jeune âge, à laquelle on ne pense pas tant qu'on en jouit, et qui n'est plus quand la pensée s'y reporte... Eudolie se trouble, son cœur se serre, elle referme les yeux, et se demande si la vie est un bienfait lorsqu'on n'est pas aimée.

Qui n'a point éprouvé cet état de faiblesse, suite ordinaire d'une grande maladie? Les sensations de l'âme renaissent avant les forces physiques; elles se pressent, se confondent, reviennent, et échappent si on veut les retenir. Tantôt ces idées varient et semblent des ombres légères, dont on ne peut distinguer les traits, ni arrêter la marche; tantôt une seule pensée vous préoccupe, et, fixe dans son objet, en-

fante une suite d'événemens bizarres, dont la succession rapide attache et tourmente. Le convalescent, fatigué de cette rêverie tumultueuse, voudrait s'abstenir de penser; vains efforts! il ressemble à un homme enchaîné, qu'on forcerait de regarder un combat qui le désespère, et qu'il ne peut empêcher.

Madame de Blémont fut agréablement surprise, en rentrant pour dîner, de trouver Eudolie dans le salon : elle courut l'embrasser. Heureuse de revoir sa mère, Eudolie ne put le lui exprimer, tant sa faiblesse était grande : elle souriait, mais son sourire avait quelque chose de mélancolique, qui modérait la joie de madame de Blémont; Eudolie s'en aperçut, sans pouvoir y remédier. Hélas! pensait-elle, que sommes-nous donc? et comment pouvons-nous tant aimer un corps, qui met des entraves aux sentimens de l'âme?

On avait prévenu Laure de la maladie de son amie, et on lui en donnait régu-

lièrement des nouvelles : aussitôt qu'Eudolie put écrire, elle lui adressa la lettre suivante :

« J'existe, chère amie ; c'est encore tout ce que je puis dire de ma santé. Il est doux de renaître lorsqu'on a une mère comme la mienne, et une amie telle que toi, ô la plus chère et la plus tendre des amies ! Que je t'ai coûté de larmes ! que tes lettres étaient touchantes ! elles réchauffaient mon cœur que le froid de la mort venait déjà glacer, et la certitude de vivre dans ton souvenir adoucissait à mes yeux l'horreur de la dernière séparation.... Et ma mère !.... comment te peindre sa tendresse et ses soins ? ils m'ont fait chérir ma souffrance, et déjà je me suis surprise à regretter les jours d'inquiétude qui la fixaient auprès de moi.

« O ma chère, quelle leçon j'ai reçue de la mort ! combien de fois, dans ma maladie, ai-je entendu la voix de Dieu

me demander : *Qui fera pencher la balance en ta faveur?* et je n'avais point de vertus, point de bonnes œuvres à lui offrir; je ne voyais qu'une longue suite de jeux, de fêtes, de jours donnés au plaisir, et vides de tout bien. Ah! combien j'aurais désiré pouvoir racheter ces plaisirs, ces fêtes par des travaux utiles, pénibles même!... Mais le passé n'est plus; je le voyais m'échapper comme l'eau échappe de la main qui veut la retenir... Alors je me jetais dans le sein de la divinité, refuge sacré qu'implorait ma faiblesse, et mes terreurs se calmaient : puissé-je à présent remplir ma vie d'actions qui rendent la mort douce et paisible! »

Telles étaient, en effet, les sensations d'Eudolie; telles étaient ses résolutions; elle les crut inébranlables, parce qu'elles étaient sincères : dans la jeunesse, on suppose qu'il ne faut que *vouloir*, et l'on marche avec la sécurité

de l'innocence, sans peser les difficultés et les tentations qui se rencontrent trop souvent dans le chemin de la vie.

Près d'une mère idolâtre du plaisir, mademoiselle de Cézanne n'eut plus le temps de se livrer à ces méditations, à ces lectures, qui entretiennent le souvenir du bien qu'on veut faire, du mal qu'on veut éviter. Sans cesse entourée de jeunes personnes frivoles, elle souffrit d'abord de l'ennui que lui causait la futilité des conversations; puis elle s'y accoutuma, puis elle y prit part; les graves et salutaires pensées s'envolèrent avec les souffrances qui les avaient fait naître, et elle se sentit, non d'abord sans quelque scrupule, le désir de participer encore à ces joies du monde, qu'elle avait nommées trompeuses, au lit de la douleur. Pour endormir sa conscience, elle chercha à se persuader que la dissipation était nécessaire au rétablissement de ses forces, sans songer que la dissipation, dans le monde, est

un feu, qui dévore les forces physiques et morales, et tue la vraie gaîté, compagne de l'innocence et mère de la santé.

Il ne fut plus question, pour Eudolie, que de fêtes et de bals : bientôt il se présenta une grande occasion de satisfaire le goût qu'elle avait pris nouvellement pour les *distractions*. On touchait aux jours que l'on consacre à la promenade de Longchamps, et madame de Blémont avait fait faire, à l'insu de son mari, toujours absent à cette époque, une calèche délicieuse, qui, attelée de quatre beaux chevaux, devait attirer l'attention générale. Le costume de deux postillons, à peine sortis de l'enfance, fut longuement discuté, et l'on s'arréta à ce qu'il y avait de plus élégant. Puis on en vint à la parure des dames; et madame de Blémont, après un long travail avec sa couturière et sa marchande de modes, imagina une mise ravissante, qui certainement ferait le

désespoir de toutes les petites-maîtresses de Paris.

La raison la plus ferme, lorsqu'elle est toujours en butte à la folie, résiste difficilement, et la raison, chez Eudolie, s'unissait à une extrême jeunesse; aussi attendait-elle impatiemment la promenade de Longchamps.

Malheureusement, il fit, le premier jour, un temps épouvantable; et le baromètre, consulté vingt fois, ne cessa d'annoncer *grande pluie, tempête*.... Quelle contrariété! Madame de Blémont eut de l'humeur, et gronda sa fille sans sujet.... Eudolie alla pleurer dans sa chambre, et reçut d'abord assez mal les consolations de sa bonne : bientôt elle rougit de son injustice, embrassa Sophie, et fit un peu de musique pour se distraire;... mais le piano fut trouvé faux, et la musique ennuyeuse;... on abandonna le piano. Eudolie prit un livre, dont elle lut dix pages sans savoir ce qu'elle lisait : son attention était à

d'autres objets, et elle retrouvait à chaque ligne le souvenir de sa jolie parure, de la charmante calèche, et des jolis postillons, qui paraîtraient si brillans, si nouveaux surtout. Oh! comme ils seront regardés, admirés!... et puis la voiture à quatre chevaux ne suivrait pas la file : madame de Blémont avait expliqué à sa fille combien il était flatteur, *glorieux*, de prendre le milieu de la chaussée, avec les princes, les ambassadeurs...

Les fumées de cette vanité puérile enivrent la pauvre Eudolie, et le livre qu'elle tient échappe de ses mains; elle le ramasse précipitamment, et ses yeux y rencontrent ce titre d'un chapitre, *Réflexions sur l'humilité* : Eudolie rougit, elle soupire; dans son imagination si vive, si préoccupée, l'humilité lui apparaît enveloppée de ces voiles pudiques, qui font qu'on la devine bien plus qu'on ne la voit; interdite, elle détourne ses regards et n'ose envi-

sager la compagne de ses jeunes années; elle lui semble sévère aujourd'hui, elle lui paraissait si douce au sein de la retraite !

Mécontente de tout, et surtout d'elle-même, Eudolie trouva que la journée s'écoulait avec une extrême lenteur; mais, le lendemain, les rayons du soleil vinrent la réjouir à son réveil : elle se lève avec empressement, et la matinée suffit à peine aux soins de la toilette. On part; la promenade est brillante et nombreuse ; tous les yeux sont fixés sur la calèche de madame de Blémont; les gens qui la connaissent à peine s'empressent de la saluer, pour que la foule les croie liés avec une femme qui a une voiture à quatre chevaux. Une cavalcade nombreuse de jeunes gens élégans vient former un cortége autour de ces dames ; on les loue avec emphase, et on mêle aux éloges qu'on leur prodigue, les plaisanteries les plus piquantes sur les vieux équipages et les modestes piétons.

Eudolie en connaît quelques-uns, et détourne la tête, pour n'en pas recevoir un salut qu'elle rougirait de rendre.... O petitesses de l'orgueil! qu'il est difficile de ne vous pas ressentir dans le monde! Eudolie vous livre un moment son cœur, et déjà son sourire a perdu de ses charmes; déjà son regard, que l'innocence embellissait, n'a plus sa douce puissance. On ne peut encore la voir sans l'admirer, mais on l'admire sans en être touché.

Tout finit, et surtout le plaisir;... la nuit approche, on revient à Paris pour y chercher de nouveaux amusemens. En rentrant dans son hôtel, madame de Blémont est saisie d'effroi; elle aperçoit la chaise de poste de son mari, dont le retour ne devait avoir lieu qu'après Pâques: elle lève les yeux, et le voit lui-même à une fenêtre, dans l'attitude d'un homme pétrifié. Eudolie court à lui, la tête pleine de ses succès, et le suit dans le salon, en lui racontant avec vo-

lubilité l'effet qu'avaient produit la belle calèche, les jolis postillons et les quatre chevaux :... M. de Blémont ne répond rien ; et allant au-devant de sa femme, qui entrait lentement : « Permettez-moi, « lui dit-il avec une colère concentrée, « permettez-moi de vous demander ce « qui est arrivé en mon absence..... « M'a-t-on nommé ministre, ambassa- « deur?... Que signifient ces quatre « chevaux, ces postillons, et cette « livrée neuve ? — Ces quatre chevaux « n'ont rien d'étonnant : j'en ai trouvé « deux semblables à ceux que vous « aviez; j'ai cru vous obliger en les ache- « tant, et à fort bon marché, je vous « jure : quant à la livrée, il fallait bien « la renouveler, l'autre faisait pitié : « les postillons sont des élèves de Fran- « coni, que vous ne garderez qu'autant « que cela pourra vous plaire... — Me « plaire ? s'écria M. de Blémont avec « un emportement terrible ; me plaire? « croyez-vous qu'il me plaise de me

« ruiner, et de recevoir des mémoires « effrayans, que je ne veux ni ne puis « payer? — Mais, monsieur, je suis « riche....—En extravagances.—Mon- « sieur! monsieur! dit Eudolie toute « tremblante; écoutez maman, ses rai- « sons seront sûrement bonnes. — Je « n'écouterai que mon juste ressenti- « ment : on ne peut vivre ainsi, ma- « dame; il faut changer d'habitude, ou « nous séparer pour toujours. »

Madame de Blémont répondit avec hauteur à cette déclaration, et la scène la plus terrible, et la plus nouvelle pour Eudolie, vint jeter l'épouvante dans la maison. Les domestiques, accourus au bruit, entendirent de l'antichambre les reproches sanglans du mari et de la femme; quelquefois ils crurent distinguer la douce voix d'Eudolie qui cherchait vainement à rétablir la paix. Les accens de la douceur sont aux oreilles de l'homme emporté, ce qu'une musique gaie est à un cœur plein d'amer-

tume, elle aigrit le mal : mademoiselle de Cézanne reçut donc l'ordre le plus formel de se retirer. Rentrée chez elle, elle ne put que pleurer, et se jeter en silence dans les bras de la bonne Sophie. Elle ne voulut point accuser M. de Blémont, et ne pouvait excuser entièrement sa mère : oh! combien elle souffrait! combien alors ce plaisir d'un moment, acheté par tant de larmes, d'angoisses, d'humiliations, lui parut vain et puéril! « Ah! se dit-elle, voilà « donc le monde! tout Paris envie peut-« être en ce moment le sort de ma mère, « et ma mère est dans le désespoir. »

A sept heures, un domestique entra dans la chambre de mademoiselle de Cézanne; il lui apportait son dîner, et lui dit que *madame* voulait être seule. Eudolie ne put manger; sa bonne la força de se mettre au lit, tant elle la trouvait faible et abattue! « Tâchez de « dormir, lui dit-elle, pour être en état « d'aller demain à l'office.—Demain?

« —Oui ; c'est demain le vendredi saint.
« —Le vendredi saint! répète Eudo-
« lie en se cachant le visage; le ven-
« dredi saint ! et je n'y pensais pas. »
Elle fondit en larmes, et le remords entra dans son âme. Qu'a-t-elle fait de ce temps de pénitence, de ces jours de salut? le monde a tout envahi, son cœur, ses pensées, ses désirs; et la douce confiance l'abandonne : pleurant sans consolation, souffrant sans espérance, elle sent la main du malheur qui pèse sur elle, et ne retrouve pas la force divine qui le fait supporter avec calme.

Eudolie ne put dormir; elle descendit de bonne heure chez sa mère : mais sa mère, qui avait passé une mauvaise nuit, avait donné l'ordre qu'on n'entrât pas chez elle avant midi. Accompagnée de Sophie, mademoiselle de Cézanne se rend à l'église; il lui tarde d'aller confesser, au pied des autels, son ingratitude, son oubli et sa douleur. Les

premiers remords sont pour l'âme, ce que les premières souffrances sont pour le corps. On souffre avec une surprise inquiète ; on croit tout perdu ; on ne sait pas encore tout ce que Dieu pardonne au repentir, tout ce qu'on peut souffrir avant de descendre au tombeau. Trop heureuse terreur d'une âme qui n'a fait qu'un premier pas dans une fausse route! Avec quelle crainte tendre et respectueuse elle se jette dans les bras de ce Dieu de bonté, qui dit : « Allez, et ne « péchez plus. »

En rentrant de l'église, Eudolie fut reçue chez sa mère, qui était pâle, sérieuse et préoccupée. M. de Blémont écrivait près d'elle, et examinait des registres et des mémoires ; il eut l'air de ne pas apercevoir Eudolie : celle-ci courut embrasser sa mère, qui lui dit tout bas : « Sors, et sois tranquille ; tout « s'arrange. » Effectivement, après quelques jours passés dans la retraite, on reprit les anciennes habitudes ; seu-

lement, les beaux chevaux et les jolis postillons disparurent.

Cependant Eudolie ne se rétablissait point : le médecin, la voyant toujours languissante, conseilla de la mener aux eaux de **, dans les Pyrénées. Madame de Blémont déclara qu'elle accompagnerait sa fille : l'amour maternel lui en faisait une loi, disait-elle ; mais à ce motif si louable, se joignait aussi le désir de faire un voyage agréable, désir qu'elle ne s'avouait pas, parce que l'amour propre n'aime pas à convenir de ce qui peut retrancher d'un mérite quelconque.

Au reste, ce projet rencontra dans monsieur de Blémont une résistance invincible : il connaissait le goût de sa femme pour la dépense; et, malgré ses prières et ses larmes, il persista dans son refus. Madame de Marsange, témoin de ce débat, s'offrit pour conduire sa nièce aux eaux; M. de Blémont adhéra bien vite à cette propo-

sition, en exaltant la bonté de la marquise.

Le médecin pressait le départ, et le jour en fut bientôt arrivé. On eut beaucoup de peine à arracher Eudolie des bras de sa mère ; un noir pressentiment la saisit, et ce n'était pas pour elle-même qu'elle tremblait : on verra, dans la suite de son journal, ce qui l'occupait si péniblement. Le comte de Valbel n'articula qu'avec peine quelques mots d'un adieu, que ses craintes rendaient affreux. Eudolie partit avec l'idée que le comte avait un chagrin secret; elle fit des vœux pour qu'il recouvrât sa tranquillité, et ne pensa pas un seul moment qu'elle était l'objet de ses plus vives inquiétudes.

Ce départ coûta bien des larmes à madame de Blémont : en vain son mari lui remontra-t-il, dans une longue et froide dissertation, l'empire que les gens raisonnables doivent toujours conserver sur eux-mêmes; la douleur d'une

mère ne se règle point sur les conseils de la raison.

Le lendemain, deux amies vinrent dîner avec elle, et lui demander, *au nom de l'amitié*, de les accompagner au spectacle : madame de Blémont se récria beaucoup; *elle voulait s'enfermer en l'absence de sa fille, et renoncer à tous les plaisirs*. Ces dames insistèrent; *elles ne pouvaient consentir à un tel sacrifice; leur devoir était d'arracher une amie à ses pensées mélancoliques*. Ce devoir, elles eussent pu le remplir en s'enfermant avec elle; mais qu'un tel dévouement est rare, et que de femmes renonceraient à la réputation de femmes à sentiment, s'il fallait y sacrifier une jouissance! L'amitié ne parla pas en vain; madame de Blémont alla au spectacle en dépit de sa raison, de son cœur, de la décence même : où ne mène pas l'habitude de céder à l'entraînement!

Cependant mademoiselle de Cézanne continuait tristement sa route, songeant

à sa mère qu'elle avait laissée, livrée seule à son désespoir, et sans consolation. Oh ! combien les larmes de cette mère chérie pesaient sur le cœur de son excellente fille ! « Ma tante, s'écriait-« elle quelquefois, laissez-moi retourner « à Paris ; je veux revoir ma mère. Qui « sait l'aimer comme moi ? qui saura « essuyer ses pleurs ? On se trompe, ma « tante ; ce n'est pas loin d'elle que je re-« trouverai la santé : l'image de ma mère « affligée me suivra partout ; partout je « croirai entendre ses soupirs. » Pauvre Eudolie, console-toi : le monde ressemble à un enfant gâté ; il ne sait ni s'affliger, ni s'amuser long-temps de la même chose.

La marquise de Marsange trouvait de l'exagération dans les plaintes de sa nièce, et les traitait d'enfantillage. Elle avait de l'esprit sans tact, de l'obligeance sans grâce, et de la bonté sans douceur : devenue exigeante, par l'habitude de n'être jamais contrariée, elle se

croyait néanmoins douce, et son mot favori était : *On fait de moi ce qu'on veut :* elle le pensait de bonne foi, et ne s'apercevait pas que l'estime qu'on accordait à quelques qualités précieuses, portait ses amis à lui faire des sacrifices continuels : on respectait jusqu'à ses préjugés ; Eudolie en fut la victime.

Madame de Marsange ne voyait, dans la maladie de sa nièce, que le résultat d'une vie molle, dont le seul remède était l'exercice. La faible et languissante Eudolie ne fut pas plus tôt arrivée aux eaux, qu'on lui fit faire chaque jour de longues promenades, qui, loin d'accroître ses forces, achevèrent de les épuiser. Sa tante était sourde à ses plaintes, et allait même jusqu'à la gronder, lorsque, succombant à la fatigue, elle était triste et silencieuse. « Il faut « être gaie, mademoiselle, » lui disait-elle avec une sorte de sévérité. Le sourire de la complaisance et de la résignation était la réponse de mademoiselle de

Cézanne. La marquise n'en demandait pas davantage, et écrivait d'un air de triomphe à ses amis : « Tout le mal, « chez les jeunes personnes, vient de « l'imagination; en lui imposant silence, « on la maîtrise. » Ne vaudrait-il pas mieux la diriger avec douceur et sagesse ?

Eudolie avait repris son journal : nous allons la laisser parler; son langage est celui du cœur, mais d'un cœur éclairé par la religion et par l'adversité.

---

28 Avril.

Les médecins m'ont ordonné un long et pénible voyage, et me voilà aux eaux de **; j'y suis arrivée depuis cinq jours, Dieu sait dans quel état! Je ne puis m'en plaindre qu'à toi, ma chère et mille fois bonne amie; ma tante ne me permet de témoigner, ni crainte, ni ennui : je lui obéis, et me tais. Mon visage en dit, il est vrai, plus que mille

paroles ; mais... Laure, ma tante est bien bonne, et cependant elle ne sait rien voir, rien deviner : comment fait-elle? je ne le comprends pas, moi, qui tremble pour ce que j'aime, lors même qu'il n'y a rien à craindre.

---

30 Avril.

Je suis sortie ce matin en calèche; je viens de saluer la belle nature.... Tout renaît, et je meurs;... je ne verrai point les fruits que ces fleurs promettent;.... ces feuilles, qui naissent pour mourir, vivront plus long-temps que moi... On veut que j'espère, et je sens la mort dans mon sein...

Laure, si je n'avais pas connu le monde, je regretterais la vie; elle est un bienfait de Dieu, pour qui la passe dans l'innocence : mais vivre pour être jetée dans cet enfer! vivre pour n'être entourée que de femmes sans vertus, d'hommes sans frein!.. Non, non, la mort

est douce à ce prix; elle est pour moi un asile agréable, et le port du salut.

Mais ma mère! ma pauvre mère!.... O Dieu! consolez-la; essuyez ses larmes... Que devient-elle? que fait-elle maintenant?... seule, et abandonnée de ses faux amis, elle pleure sa pauvre fille;... elle la plaint, elle espère..... Ah! qu'elle espère; c'est autant de jours pris sur la douleur.

---

2 Mai.

Le duc de ** vient d'arriver; il avait vu maman au spectacle peu de jours avant son départ; elle était belle, elle était gaie... oh! tant mieux... Puis il a soupé avec elle chez la comtesse de**; j'en ai frémi: on y joue si gros jeu!... Qui sauvera ma mère de ces périls trop séduisans pour elle, si souvent répétés? Peut-être est-elle en ce moment en proie à ce désespoir, dont j'eus le bonheur de la sauver! peut-être que ses

pleurs coulent;... elle m'appelle... Ma mère est malheureuse, et je suis loin d'elle!... Mon Dieu, je le répète, c'est avec transport que je ferai le sacrifice de ma vie, si vous daignez y mettre pour prix la félicité de ma mère.

Laure, je me sens plus mal;... Dieu, je l'espère, exauce mes vœux... Ma mère sera donc heureuse.

---

5 Mai.

J'ai eu une crise;... ce n'était rien:... ma tante l'a attribuée au temps que je donne à la lecture et à ma plume; en sorte que, par suite de cette prévention, elle ne me laisse plus un seul moment de liberté. J'ai déjà eu, plusieurs fois, occasion de remarquer que les conseils qu'on donne sont plutôt le résultat de ce qu'on sent, par rapport à soi, que de ce qui conviendrait à la personne qu'on veut diriger.

Aussi, ma chère, figure-toi ton Eu-

dolie, si faible, si pâle, toujours par voies et par chemins. Je ne quitte pas ma tante, et l'on peut dire, sans figure, que je suis son *ombre*. Heureusement, mon esprit échappe à ce mouvement continuel : toujours entourée de mille personnes qui l'occupent, madame de Marsange ne remarque pas mon silence; et moi, satisfaite de la solitude que je sais trouver au sein du tumulte, je m'entretiens avec la mort, et j'apprends d'elle à juger les vivans.

Il n'y a pas trois mois encore que j'étais comptée pour quelque chose dans la société : on vantait mes faibles attraits, et mon cœur en jouissait avec crainte. Je me demandais sérieusement si j'étais aussi bien qu'on voulait me le faire croire, et les louanges, que je voyais prodiguer à de jeunes personnes, qui, certes, ne le méritaient pas, me tenaient sur la réserve. Cependant, et peu à peu, je comparais, je réfléchissais; et, l'amour propre se mettant de la

partie, j'avais fini par me croire jolie : j'en étais contente ; peut-être aurais-je fini par en être vaine... Dieu a eu pitié de ma faiblesse : la souffrance a étendu sur moi sa main glacée, et les grâces ont fui pour toujours. Je m'en aperçois à l'accueil qu'on me fait ici ;... et cependant qu'y a-t-il de changé en moi? une vaine enveloppe... Mon cœur est-il moins tendre? les qualités qu'on daignait m'accorder ? sont-elles allées aussi se perdre dans cet océan du passé? Non, tout ce qui est proprement moi, existe encore, et cependant je ne fixe plus l'attention!

O monde vain et trompeur, si le printemps devait renaître pour moi, comme il renaît pour nos riantes campagnes, tu n'aurais plus le pouvoir de m'éblouir. Le charme est détruit ;... tu n'aimais en moi que ce que le temps efface si vite ;..... va, je te dédaigne à mon tour, et je confie mon sort à celui qui protége l'enfance et soutient la

vieillesse. *Mon Dieu, il m'est avantageux que vous m'ayez humiliée.* Ps.

---

8 Mai.

J'ai passé la nuit entière sans dormir, et dans une souffrance indéfinissable : il me semblait que j'étais abandonnée de la nature entière; moi seule j'étais malheureuse, et l'image du plaisir et de la santé dont jouissent les autres, oppressait mon cœur du désir d'être heureuse à mon tour, et du regret de ne l'être pas. Le silence de la nuit redoublait ma tristesse, et j'aurais donné tout au monde pour entendre le plus léger bruit. Tout-à-coup, les sons d'une guitare parviennent à mon oreille; ces sons, loin de me distraire, redoublent mon angoisse : je crois ne plus appartenir à la vie, et n'entendre ces accords du plaisir, qu'à travers la pierre sépulcrale. Les terreurs de la mort s'emparent de moi, et Dieu me laisse à toute

ma faiblesse, pour me faire ensuite sentir toute sa puissance. Voulant sortir de cet état horrible, j'ouvre les yeux autant que je puis; mes yeux n'aperçoivent que les ombres incertaines que ma lampe répand dans ma chambre : près de s'éteindre, elle donne par moment de ces clartés subites, qui bientôt sont suivies de ténèbres; enfin elle s'éteint. Je retombe sur mon oreiller, sans force et sans mouvement : mon cœur se serre, une sueur froide inonde mon front, je veux appeler, la parole expire sur mes lèvres ;... le temps fuit..., l'éternité va commencer pour moi... O miracle de mon Dieu ! je crois entendre une voix forte, mais douce comme la plus suave mélodie, qui me dit ces mots : « Ma fille, le Dieu qui t'afflige est près « de toi; souffre pour celui qui t'aime. »

Plus prompte que l'éclair, j'élève les mains au ciel, et m'écrie : « Mon Dieu, « me voilà, je ne regrette plus rien. » A peine ai-je achevé ces mots, que ces

fantômes de plaisirs mensongers se précipitent dans le néant; je les regarde avec mépris, et mon âme, associée aux joies célestes, ressent l'ineffable impression du souffle divin.

Un moment, un seul moment, j'entrevois la félicité suprême, et ce moment a décidé du sort de ma vie :... j'ai connu le bonheur dans sa réalité; pourrai-je encore m'attacher à ce qui n'en est que l'ombre?

---

11 Mai.

J'ai fait avec ma bonne une promenade dans les champs, et la nature, si belle, si riante, m'a rattachée à la vie... La vie, Laure, n'est-elle pas un bienfait de Dieu?... Ah! si je pouvais trouver une contrée où les vices n'eussent pas fait de ravage, je demanderais au ciel de me laisser encore sur cette terre.... Je suis bien jeune pour descendre dans la nuit du tombeau;... mes yeux pour-

raient voir renaître encore bien des printemps. Ces oiseaux, si faibles créatures, me disais-je, reviendront dans un an chanter les louanges de Dieu, revoir leurs nids, se jouer dans le feuillage;... et moi, je disparaîtrais pour ne plus revenir, pour ne plus rien voir!... En vain ma mère me chercherait près d'elle; sa fille aurait passé comme une ombre qui ne laisse point de trace!... Il me semble que j'aurais pu faire quelque bien, essuyer quelques larmes... O mort! ne sois pas impitoyable; vois ma jeunesse :... attends, attends encore.

---

13 Mai.

Une lettre de ma mère m'annonce l'arrivée prochaine d'une personne que j'aime :... serait-ce elle?... quel bonheur!... Elle s'attend sans doute à me trouver mieux, et je suis faible, souffrante... La vie semble m'échapper; j'ai encore été bien malade :..... ah!

Laure, faudrait-il quitter tout ce que j'aime ?...

La lettre de maman respire la tristesse ; elle se plaint de la monotonie des amusemens, de la fatigue des plaisirs, et cependant elle s'abandonne à ce torrent ! le monde est un tyran qu'on ne peut ni aimer, ni quitter, quand on s'est donné à lui... On m'appelle ;... si c'était...

Le même jour.

J'ai couru chez ma tante ; l'espoir de voir maman m'avait rendu des forces ; j'étais rouge, palpitante de joie, les bras ouverts, et ne m'exprimant que par des mots entrecoupés... J'entre, et je vois le comte de Valbel ; je recule involontairement, en m'écriant : « Et ma mère ! » Le comte veut répondre, son émotion l'en empêche. Je redoutai alors quelque événement, et j'interrogeai ma tante. « Votre mère se porte à ravir, me dit-

« elle, et elle vous attend pour terminer « le mariage.—Le mariage! de qui donc, « ma tante?—Eh! le vôtre, ma chère; « voilà votre époux, à moins que vous « ne le refusiez inhumainement. »

Ma surprise était telle, que, debout et immobile, je laissai le comte s'exprimer avec tout le désordre de la joie, de la crainte et de l'espérance. Ma tante riait, et me dit : « Quoi! sérieu- « sement, vous ne vous en doutiez pas? » Cette question me tira de mon stupide silence, et je cherchai à arranger quelques mots qui ne signifiaient rien. Le comte me remit une lettre de ma mère, dans laquelle elle me dit positivement que M. de Valbel est l'époux qu'elle me destinait depuis long-temps : elle s'étend avec complaisance sur l'ancienneté de sa noblesse, son immense fortune; puis elle ajoute que ce mariage *peut seul* lui rendre une félicité qui la fuit; qu'ayant remarqué l'amitié que je portais au comte, elle ne doute pas que je

ne souscrive à son choix. Je lus ces mots avec une grande agitation, et remarquai que le comte n'était pas plus tranquille : il me demanda vingt fois pardon de m'avoir surprise ainsi; mais madame de Marsange l'avait exigé. « Oui, dit ma tante ; j'aime les coups de « théâtre. » Je rougissais, bégayais, et ne répondais rien; mon trouble était inexprimable, et fut pris pour un consentement. Ma tante m'embrassa, et le comte me fit les plus tendres remercîmens. Ayant demandé la permission de me retirer, je montai bien vite à ma chambre.

Je donnai d'abord des larmes à mon espoir déçu : je croyais tomber dans le sein de ma mère;... ma mère était toujours à deux cents lieues de moi, et tout me disait que je ne la reverrais plus.... Hélas! ma vie sera bien courte, et de ces momens si courts, j'en aurai vécu bien peu pour ma mère... Il m'eût été si doux de lui consacrer mon existence, de la servir, de prévenir ses moindres

souhaits, de lire dans ses yeux attendris la récompense de mon amour!... Voilà les jouissances vraies, les seules du moins que j'eusse ambitionnées.... O ma mère, tu leur préfères de vains plaisirs, et ta fille va mourir, avec l'affreuse idée que tu es malheureuse, et que jamais peut-être... Laure, n'achevons pas, et prions pour ma mère.

Ce mariage!... à quoi pense-t-on?... Ma tante avait sûrement annoncé à Paris le mieux imaginaire qu'elle a rêvé. Pauvre comte! s'il m'aime, qu'il va souffrir!... il croit trouver ici le plaisir et la santé, il ne verra que le trépas, il ne recueillera que des larmes. Dieu a ses desseins, soumettons-nous... Allons, je vais le préparer à me céder à la mort;... hélas! je la trouvais moins affreuse hier. M. de Valbel m'inspire la tendresse d'une sœur; il est sage, et son âge m'empêcherait de m'effrayer du mariage;... je trouverais en lui un guide, un appui... Quelle folie! je pense à

vivre, et je touche peut-être à mon dernier moment.

---

16 Mai.

Le comte paraît si heureux, que je n'ose lui parler;... moi-même, je crois être mieux. Si Dieu permettait!... que je suis faible! je croyais m'être élevée au-dessus de moi-même; je croyais préférer l'éternelle patrie à cette vallée de larmes, et cependant, à la moindre lueur d'espérance, mon cœur se rattache à ce qu'il avait craint ou méprisé, à ce qu'il faut quitter tôt ou tard : quelle inconséquence!

---

17 Mai.

La marquise a parlé; on me fait des complimens sur mon mariage, et ma situation devient de jour en jour plus embarrassante. Le comte, autorisé à me faire sa cour, ne me quitte presque pas;

il me parle de bonheur, d'avenir.... Hélas ! y a-t-il pour moi un bonheur, un avenir sur cette terre ? dois-je partager cet espoir ? dois-je le détromper ?... je suis mieux, sans doute ; mais je ne suis pas bien.

La comtesse de Nesville, femme de vingt-cinq ans, laide par ses traits, belle et séduisante par ses grâces et son esprit, s'est avisée tout-à-coup de me remarquer, quand elle a su que je devais épouser le comte de Valbel ; elle m'accable de prévenances, de soins, et je vois qu'elle a décidément le désir de m'attacher.... Elle me dit sans cesse : « Nous nous retrouverons à Paris.... » Oui, nous nous retrouverons, mais dans cette éternité imposante, à laquelle elle paraît ne pas penser. On la dit mortellement attaquée, et elle se flatte ; elle sourit à la vie, comme si elle pouvait en attendre encore quelque chose :.... cruelle illusion ! que le réveil sera terrible !

22 Mai.

J'ai souffert ces jours-ci, et le comte était hors de lui :.... j'ai voulu lui parler; ma tante était toujours là, et a fait entrer vingt personnes dans ma chambre, *pour me distraire*. La bonne dame abrège mes jours, avec les meilleures intentions du monde, et, grâce à ses soins, je mourrai au milieu d'un cercle, peut-être même d'un bal. Dieu veut me montrer par là un échantillon des contrariétés de la vie : que sa sagesse est grande! sans elle, j'aurais pu me flatter qu'il est possible de trouver la paix ici-bas.

---

23 Mai.

La comtesse s'est déclarée mon intime amie; peut-être en serais-je fière, si j'attachais quelque prix aux succès de société. Mais je fuis le monde, et la comtesse le cherche; sa voix, faible

et exténuée, se ranime pour dire mille jolis riens qu'on redit partout après elle. Ne l'ai-je pas vue, en sortant d'un évanouissement qui m'a fait frémir, se couvrir de rouge, se composer une figure calme, et ouvrir sa porte à une foule empressée de jouir de son esprit, et de profiter de son inépuisable gaîté? Elle se tue pour arriver à la célébrité, et hâte par là le moment où elle ne sera plus rien que par le souvenir. Eh! qu'est-ce que le souvenir des hommes? une fumée légère que le moindre vent dissipe sans retour. Elle mourra,.... ce peuple d'amis lui donnera-t-il une larme? Ils regretteront les momens ravissans qu'elle leur faisait passer; iront-ils jusqu'à plaindre son sort? Les pleurs donnés à l'ami qui n'est plus, sont dus plus souvent à l'égoïsme consterné qu'au sentiment d'une amitié sincère.

24 Mai.

Ce matin, le comte m'a offert un bouquet composé de roses et de lis; en me le présentant, le lis, qui n'était qu'en bouton, s'est rompu, et est tombé à mes pieds : « N'est-ce point un avertisse-« ment? lui dis-je en souriant. — Com-« ment, mademoiselle, s'écria M. de « Valbel en tressaillant, vous attache-« riez quelque importance au sort d'une « fleur? — Ah! répliquai-je, *toute chair « est comme la fleur des champs, qui « naît le matin pour périr le soir.* »

Les larmes lui vinrent aux yeux, et il fut forcé de s'éloigner.... Que Dieu, qui soutient mon courage, daigne aussi soutenir le sien!

---

25 Mai.

J'ai eu aujourd'hui une grande conversation avec madame de Nesville; elle m'a demandé si j'étais amoureuse

du comte de Valbel : j'ai prodigieusement rougi. Tu sais, ma Laure, si nos oreilles étaient accoutumées à ce singulier langage ! Elle m'a beaucoup plaisantée, persifflée, et ce n'est pas sans peine que je suis parvenue à lui faire entendre que le comte avait toute mon estime, et même toute mon amitié, mais que je n'allais pas au-delà. « Tant mieux, me dit-elle, vous en se« rez plus heureuse; » puis elle ajouta une foule de maximes prétendues philosophiques, et de plaisanteries, qui, quoique rajeunies par la forme qu'elle sait y mettre, ne m'en ont pas paru moins triviales au fond. Elle employa cet éternel et insipide persifflage, si commun dans le monde, pour me dégoûter du bonheur conjugal, et voulut me faire voir la félicité suprême dans cette indifférence, qui, ne s'attachant à rien exclusivement, jouit librement de tout.

Ne trouves-tu pas que cette fureur de

faire de l'esprit, sur les sujets les plus sérieux, ôte souvent jusqu'à l'apparence du jugement? Quel discours que celui de la comtesse, et à qui le tenait-elle? l'âge et l'inexpérience égarent déjà si aisément! « Pourquoi, lui deman-« dai-je, est-on si empressé de faire « porter le joug du mariage à de jeunes « personnes, puisqu'il est si pesant? — « Par vanité, répondit-elle : on veut « assurer un nom à sa fille; on en fait « une femme riche, une femme titrée. « — En fait-on une femme heureuse? « — C'est à quoi l'on pense le moins. « Vous en avez la preuve dans cette « pauvre petite madame de Revel. Ma-« riée à un homme vicieux, mais ai-« mable, elle s'attacha à lui, et cher-« cha à le ramener de ses égaremens; « peine inutile! cette laide moitié d'elle-« même se ruina, tomba malade, et la « voilà devenue, à vingt-cinq ans, l'in-« firmière d'un mari podagre, vaporeux, « et qui, n'aimant pas sa femme, ne

« peut pourtant pas s'en passer, parce « que c'est une personne de plus à « gronder autour de lui. — Que je la « plains ! elle paraît si bonne, si atta- « chée à ses devoirs ! — Oh ! c'est un « ange ; si elle avait eu un mari digne « d'elle, jamais elle n'aurait songé à « prendre un amant. — Un amant ! m'é- « criai-je. — Oui, le chevalier de Flor- « ville. — Quoi ! le chevalier n'est pas « son frère ? — Non, sans doute. »

Muette d'étonnement et d'horreur, je regardai la comtesse avec une sorte d'effroi. « Seriez-vous dévote ? me dit- « elle. — Je ne sais, répondis-je, ce que « vous entendez par là ; mais si avoir « horreur des vices, si préférer la mort « à l'oubli des devoirs, c'est être *dé- « vote*, oui, je le suis, et je m'en fais « gloire. »

La comtesse resta un moment incertaine ; je crains qu'elle n'ait balancé entre le désir de me faire partager ses odieux principes, et la peur de me

donner d'elle une opinion défavorable : elle s'en est tirée avec légèreté, en me disant qu'elle serait curieuse de voir si, lorsque je serai mariée, je convertirais le monde où j'allais vivre, ou si le monde me pervertirait. « Il vous per-« vertira, ma jolie dévote, il vous per-« vertira : croyez-moi, ne dites pas trop « de mal de ce monde, qui, plus tard, « sera de vos amis. »

Laure, ne frémis-tu pas de ces terribles paroles : *Le monde vous pervertira*. Elles portent l'effroi dans mon âme ; et je suis comme un voyageur forcé de mettre à la voile par la tempête ; le péril me semble inévitable, et tout m'y pousse avec violence, mère, parens, amis, hélas! tout, jusqu'à ma propre faiblesse. O mon Dieu! il est plus sûr de ne point commencer cet effrayant voyage... Mais quoi! mourir si jeune!.... qu'importe ; plus tard mon sacrifice ne serait-il pas encore plus pénible?.... de nouveaux liens me ren-

draient la vie plus chère, sans peut-être la rendre plus heureuse.

---

26 Mai.

Je viens de passer une charmante matinée dans les montagnes ; j'étais presque forte, et renaissais à l'espérance... L'espérance ! quelle enchanteresse !... Comme la nature m'a paru belle ! avec quelle émotion j'écoutais le chant des oiseaux ! que le parfum des fleurs me semblait pur ! Depuis longtemps je ne voyais ces objets qu'à travers un crêpe funèbre, et je n'osais contempler ces biens qu'il me fallait quitter : ce matin, j'admirais la nature avec les yeux de l'espérance, et je croyais la voir pour la première fois. Oui, c'est bien là, me disais-je, ce paradis terrestre que Dieu créa pour des enfans chéris ; tout y porte l'empreinte de son amour et de sa puissance.... Ah ! je ne serai point insensible à tant de

bienfaits, et la voix de ma reconnaissance se mêlera à cette voix sublime de la terre, couverte de ses dons : *La terre redit au ciel la gloire du Très-Haut, et le firmament publie les œuvres de ses mains.*

Je ne conçois pas que l'habitant des champs ne soit pas plein de candeur et d'innocence : comment peut-il connaître la colère sous un ciel serein? comment peut-il blasphémer le Dieu qui annonce sa puissance par le tonnerre, et tient dans ses mains la grêle et les tempêtes, fléau des moissons? comment pourrait-il ne pas aimer celui qui envoie la rosée, dore les épis, et noircit les raisins?... Dans le monde, on attribue le succès de ses affaires à son génie, à ses soins;... aux champs, le laboureur attend tout de la Providence : il sait qu'un seul orage peut détruire l'espoir d'une année ; il prie,.... et le nuage destructeur s'éloigne de sa chaumière.

C'est avec regret que j'ai quitté la

montagne ; j'y étais si près de Dieu ! un voile d'azur m'en séparait, et mon œil, avec une tendre et respectueuse avidité, aurait voulu percer ce voile mystérieux. Avec quelle douce émotion je saluai le ciel, mon éternelle patrie ! L'heure me força de revenir à la ville ; je me rendis au salon, où la société était déjà réunie. Je ne pus comprendre, de la journée, qu'on trouvât du plaisir à s'enfermer ainsi dans un petit espace, et qu'on préférât des plaisirs factices à ceux de la nature.

Le comte est heureux de ma meilleure santé ; pour ma tante, elle ne voit dans ce mieux que le succès de ses soins, et la confirmation de son système. « *De* « *l'exercice et de la dissipation*, dit-elle, « on ne meurt jamais avec cela. »

Nous retournons dans quinze jours à Paris ; je croyais faire un tout autre voyage.

---

27 Mai.

C'est une chose bien triste que de vivre dans un monde où le scandale amuse, et où, par une singulière capitulation de conscience, on se croit vertueux quand on n'est pas entièrement corrompu. La comtesse me fournit ces réflexions ; elle dit les plus belles choses du monde sur la morale, sur le soin de sa réputation ; et ce soin indispensable, elle le perd de vue, dès que la coquetterie parle chez elle plus haut que la raison. Elle a trouvé très-gai, très-amusant, d'enlever à madame de Revel cet amant que je croyais un frère. On l'en blâme, on l'en gronde ; on lui montre la pauvre délaissée, dans un état de désespoir qui me fait pitié, quoique assurément sa conduite me révolte : madame de Nesville répond en riant qu'elle est bien loin d'aimer le chevalier, mais qu'elle veut voir si la femme la plus laide de Paris peut faire oublier la plus belle ; et,

là-dessus, elle débite mille folies, pour donner à son projet l'apparence d'une simple plaisanterie. Elle croit, sous ce masque, échapper aux yeux observateurs : malgré tout son esprit, elle ne trompe personne, et elle se laisse prendre au piége qu'elle tend au chevalier; elle ne veut que le séduire, on voit déjà qu'elle s'y intéresse. La joie du succès éclate sur son visage, et ses regards, où se peint l'expression du plaisir et de l'orgueil, cherchent, comme pour les braver, ceux de madame de Revel, si délaissée, si désolée de l'être, si humiliée, si pâle!.... Chaque bon mot de la comtesse fait tressaillir cette pauvre femme, et on la voit soupirer profondément au rire approbateur du chevalier.

Voilà donc les passions! tant de cruauté dans le succès, tant d'humiliation dans le revers! vainqueurs et vaincus, tout me fait une égale pitié.

30 Mai.

Le triomphe de madame de Nesville ne sera pas de longue durée : une célèbre danseuse de l'Opéra vient d'arriver ici, et déjà la cour de la comtesse est moins considérable. La plus grande partie de nos jeunes gens la désertent, et le chevalier n'a pas été le moins empressé à voler au-devant de Mlle N... Il est aisé de s'apercevoir que notre brillante comtesse en est contrariée ; toutefois elle dissimule son humeur sous un flux de plaisanteries très-drôles, très-spirituelles, mais parfois assez mordantes, pour qu'on la devine plus qu'elle ne le voudrait. On en parle beaucoup, et ceux qui font le plus profession d'admirer la comtesse, *s'affligent*, disent-ils, de lui voir ce travers inoui, inconcevable : à mes yeux, cette affliction a bien l'air d'une *jouissance* ; ils ne sont pas fâchés de trouver, dans une femme si supérieure par son esprit, une fai-

blesse qui la met au niveau de tout le monde.

Ma tante, qui s'est aperçue que madame de Nesville voulait me captiver, m'a donné quelques conseils, pour me prémunir contre ses séductions. Voilà ce qu'elle me disait, entre autres choses, sur la coquetterie : « Une femme co-
« quette s'avilit, parce qu'elle paraît
« mendier des hommages, qui ne sont
« flatteurs que lorsqu'ils sont volon-
« taires : elle s'avilit, parce que les
« hommes peuvent, sans trop de pré-
« somption, croire qu'ils feront aisé-
« ment la conquête d'un cœur, qui sem-
« ble aller au-devant de leurs vœux ; eh !
« que dire d'un cœur qui ne craint pas
« de s'offrir au monde entier, pour aug-
« menter le nombre de ses adorateurs !
« La coquette s'avilit, parce que, fou-
« lant aux pieds l'honneur véritable, elle
« court après le faux honneur de la cé-
« lébrité ; célébrité qui, presque tou-
« jours, est une tache pour une femme,

« et qui, assurément, n'est jamais un « bonheur. Enfin, une coquette se dés- « honore, parce que, ne s'occupant que « des hommes dont l'inconduite ou la « légèreté lui donnent l'espoir de les « enchaîner à son char, elle se trouve « forcée de caresser le vice, ou tout « au moins la frivolité, négligeant et « dédaignant l'homme vertueux, assez « sage pour la mépriser, assez prudent « pour la fuir. »

---

31 Mai.

Je reçois une lettre de maman ; elle nous attend avec la plus vive impatience : elle me dit qu'elle a besoin de sa fille ; que je puis seule lui rendre la vie supportable.... Si j'étais sûre que c'est son cœur qui me désire, je voudrais avoir des ailes pour voler dans ses bras... Je ne sais quel pressentiment m'agite et me glace : ma mère est triste ;

son style est décousu, incompréhensible; elle accuse le sort!...

Ah! Laure, tu m'entends, tu devines mes craintes... Mais n'est-ce pas outrager ma mère que d'en concevoir?.... Pourquoi me rappelé-je toujours l'erreur d'un moment?

1er Juin.

Nous revenons d'un concert où se trouvait réuni tout ce que notre petite ville possède de buveurs d'eau : l'actrice dont je t'ai parlé y était, et je suis aussi fâchée pour les hommes de l'empressement qu'ils lui montraient, qu'humiliée pour les femmes du dépit qu'elles en ont conçu. La comtesse a tenu bon fort long-temps, et, épuisant toutes les ressources de son amabilité, elle a d'abord fixé quelques hommes près d'elle; mais une malheureuse gavotte, dansée par mademoiselle **, a renversé l'édifice de sa gloire. Il n'a plus été ques-

tion que des grâces, de la légèreté de cette Terpsichore moderne... Oh! j'aurais voulu que tu visses l'orgueil au supplice dans la pauvre comtesse; ses traits contractés, ses regards sombres, et les efforts qu'elle a faits, pour joindre un mot flatteur aux louanges qu'on prodiguait à l'idole; enfin, sa fuite précipitée, sous le prétexte d'un mal de tête horrible. J'observais chacun de ses mouvemens, et, en la voyant si malheureuse, je m'en demandais la cause; je la trouvai dans le fol amour des vanités mondaines.

Ah! si la comtesse avait fait pour Dieu la millième partie de ce qu'elle fait pour le monde, elle serait la plus vertueuse et la plus heureuse des femmes.

---

2 Juin.

J'ai été éveillée cette nuit par un bruit extraordinaire : j'ai pensé que la comtesse, qui demeure à notre porte,

se trouvait mal ; j'y volai sur-le-champ avec ma bonne ;... nous la trouvâmes sans connaissance. Ses domestiques s'empressaient autour d'elle ; quelques-uns étaient allés chercher le médecin ; pas un ne pensait aux secours de la religion. J'envoyai prier l'abbé Delaunay de venir : ce respectable ecclésiastique accourut, et madame de Revel, qu'on était allé aussi avertir, car, malgré leur rivalité, elles n'ont pas cessé de vivre en *amies intimes*, entra en même temps que lui dans l'appartement : elle regarda la comtesse en soupirant, et ses yeux se mouillèrent de larmes. « Cette « femme est bonne, me dis-je ; Dieu « aura pitié d'elle. »

Après deux heures de léthargie, notre malade ouvrit les yeux : elle était fort abattue ; mais, en voyant beaucoup de monde, elle fit un violent effort, et sourit en nous disant : « Eh bien ! n'ai-je « pas bien joué mon rôle ? j'ai fait la « morte pour juger mes amis : je suis

« contente d'eux, et je veux vivre pour « leur prouver ma reconnaissance. » Puis, en apercevant l'ecclésiastique, « Ah! continua-t-elle, un prêtre! mais « rien n'y manque. Monsieur, je suis « fâchée qu'on vous ait dérangé; allez « vous recoucher, et dormez aussi bien « que je vais le faire. »

Chacune de ces paroles lui coûtait horriblement, et le rire qu'elle affectait semblait une convulsion. Je lui pris la main, et l'assurai qu'elle nous avait inquiétés, et que je la conjurais, au nom de l'amitié, de causer un instant avec l'abbé Delaunay. « Vous êtes une « jolie prêcheuse, me dit-elle; mais « tranquillisez-vous; je n'ai pas encore « besoin de faire signer mon passe-port « pour l'autre monde. D'ailleurs, quel « mal ai-je fait?... j'ai des amis et une « réputation, qui répondent pour moi... « Je ne prétends pas encore aux hon- « neurs du martyrologe : le plaisir et « l'amitié m'attendent; j'en veux jouir

« long-temps.... » Une suffocation la saisit, et nous la crûmes morte.

Depuis ce moment, elle ne parla plus, quoiqu'elle reprît de temps en temps connaissance. Elle promenait sur nous des regards sinistres; des larmes jaillissaient de ses yeux, et ses mains, dans une perpétuelle agitation, semblaient repousser un noir fantôme.... Enfin, elle succomba à cette terrible crise, sans avoir paru prêter un seul moment d'attention aux exhortations de l'abbé, exhortations si touchantes, que tout ce qui l'entourait fondait en larmes.

Madame de Revel surtout montra une sensibilité que je ne pouvais m'expliquer. Regrettait-elle la comtesse, ou l'image de la mort l'avait-elle frappée pour la première fois?... Quoi qu'il en soit, je l'emmenai à moitié évanouie dans une autre pièce, et l'abbé nous suivit. « Ah! monsieur, lui dis-je, « quelle fin!—Elle est terrible, répon-

« dit M. Delaunay d'un air pénétré :
« c'est ainsi que la mort atteint le su-
« perbe, et l'arrache aux bras de chair
« dont il crut se faire un appui.—Sa
« vie a été innocente, dit madame de
« Revel. — Innocente ? s'écria l'abbé ;
« oh! plût à Dieu!.. mais vouée à l'or-
« gueil, à l'idolâtrie d'elle-même, à l'ou-
« bli de la religion, au désir sans frein
« de se faire admirer, dans quel état
« elle va paraître aux yeux du Dieu
« humble!—On vous avait donc parlé
« de la comtesse? lui dis-je.—On m'a
« parlé, mademoiselle, de son esprit,
« de ses connaissances, de ses suc-
« cès, jamais de ses vertus : on citait
« d'elle beaucoup de bons mots, et pas
« une bonne action : elle avait de la
« fortune, le pauvre a-t-il connu son
« nom ? Se borner à ne pas faire de
« mal, est un crime pour des chrétiens.
« Madame de Nesville avait secoué le
« joug du Seigneur ; elle a préféré celui
« du monde : elle en connaît à présent

« la différence... Son âme, éclairée des « lumières qu'elle redoutait, voudrait « ressaisir ce temps qui n'est plus pour « elle.... Dieu! Dieu ! quelle pensée! » Et l'abbé se tut, comme accablé à la vue des jugemens du Seigneur; puis il reprit : « Qui osera mesurer la profon- « deur des jugemens de Dieu ? lui seul « entend le dernier cri d'un mourant, et « c'est peut-être le cri du repentir. »

Nous gardions le silence, et la crainte nous tenait comme enchaînées. « Ah! « monsieur, dit enfin madame de Revel « d'une voix tremblante, si le ciel est « fermé pour de simples faiblesses, à « qui donc sera-t-il ouvert?—Au crime « repentant... Oui, j'espère plus de la « miséricorde divine, pour le grand cou- « pable qui gémit de ses fautes, que pour « ces gens sans vertus réelles, sans vices « grossiers, qui, contens d'eux-mêmes, « oublient qu'il est un Dieu par qui seul « ils existent, et pour qui seuls ils doi- « vent exister. »

L'abbé nous fit alors un tableau terrible, et malheureusement trop fidèle, de ces êtres insoucians, irréfléchis, qui jouissent de la vie, sans jamais reporter, vers celui dont ils la tiennent, un seul élan de reconnaissance. Ils accusent le ciel de leurs maux; jamais ils ne le remercient de ses bienfaits : fiers de leur esprit, ils s'en applaudissent, comme d'un bien qui leur est propre; leurs vertus même leur sont un piége, où vient se prendre une vanité effrénée : idolâtres d'eux-mêmes, ils négligent Dieu pendant leur court pélerinage; ce Dieu dédaigné les abandonne, lorsque leur dernière heure est sonnée : le commencement de ses vengeances est la fin d'un rêve séducteur.

Passant ensuite à la conduite d'une femme aimant la vertu, mais séduite par son cœur, et entraînée dans l'abîme par de fatales circonstances, l'abbé nous montra le remords, suivant le crime pas à pas. La voix du bon pasteur

appelle la brebis égarée; le repentir répond; la religion triomphante compte un enfant de plus dans son sein.

M. Delaunay parlait en inspiré : madame de Revel l'écoutait dans la plus violente agitation; des larmes coulaient de ses yeux : plusieurs fois je la crus prête à s'élancer de son siége... Enfin, elle s'écrie d'une voix altérée : « Me « connaissiez-vous, monsieur?— Non, « madame.— Eh bien !... cette femme « égarée,... cette femme criminelle,.... « c'est moi. »

Nous nous levâmes tous trois, moi, pour courir à madame de Revel, et la serrer dans mes bras; elle, pour se jeter aux genoux de l'abbé, qui, les mains levées vers le ciel, bénissait la Providence. Je me disposais à sortir : « Restez, restez, mademoiselle, me dit « madame de Revel en me retenant; « que les oreilles de la vertu ne s'effa- « rouchent pas des aveux du crime, ils « sont aussi ceux du repentir. Coupable

« depuis plusieurs années, je suis tor-
« turée par une passion, que je vois
« chaque jour s'éteindre dans celui qui
« me l'inspire. Depuis plusieurs années,
« je cherche à étouffer dans mon sein
« les semences de piété que ma mère y
« a fait naître... Ma mère ! ô désespoir !
« ô douleur !... elle a vu mon désordre,
« et est descendue dans la tombe sans
« espérer de revoir jamais sa coupable
« fille.... J'entendis ses supplications,
« ses cris ; je vis ses larmes, et j'eus la
« barbarie de résister à une mère ex-
« pirante, et expirant de douleur.....
« Ah ! mes crimes m'excluent du lieu
« saint où elle repose... Mais, quoi! ne
« venez-vous pas de promettre le par-
« don au pécheur repentant? ne m'a-
« vez-vous pas dit d'espérer?.... Mon
« âme entière a tressailli à cette pro-
« messe inespérée : gardez-vous de la
« rétracter ; elle me montre un rayon
« d'espoir, là où je ne voyais qu'abîme
« et désolation. L'enfer s'ouvrait à mes

« pieds, et Dieu m'appelle... Cependant,
« que puis-je lui offrir? un cœur flétri
« par les passions, déchiré par la jalou-
« sie, et que l'excès de ses peines lui
« ramène peut-être plus que la vertu.
« Ah! monsieur, protégez-moi contre
« ma propre faiblesse;... je sens que je
« veux être à Dieu, mais je sais à peine
« si je suis à moi-même. »

Les sanglots de madame de Revel l'avaient souvent interrompue; nous y répondions par les nôtres : je la pressai dans mes bras, et je nommai mille fois ma sœur et mon amie, la femme pour laquelle je n'éprouvais, un moment avant, que de l'indifférence, et même un sentiment pénible.

Mes caresses la calmèrent, et les touchantes exhortations de l'abbé fortifièrent son espérance : elle lui demanda, avec l'abandon de la douleur et de la soumission, ce qu'elle avait à faire, et convint d'un jour pour se retrouver avec lui. On voyait que, lasse de suivre les

impulsions d'un cœur qui l'avait si cruellement trompée, elle se trouvait soulagée de confier à la vertu son avenir, sa conduite, et jusqu'à ses sentimens.

J'oubliais de te dire qu'en sortant de chez la comtesse, nous fûmes saisies d'horreur, en voyant cinq ou six jeunes gens, du nombre desquels était le chevalier, se presser à la porte, sans en passer le seuil, pour jeter un coup d'œil d'indifférence et de dégoût, sur cette femme, hier encore, l'objet de leurs adulations. Ils se rangèrent pour nous laisser passer, et le chevalier parut vouloir donner la main à madame de Revel; elle retira la sienne, avec un effroi qui le décontenança. L'instant d'après, j'entendis un grand bruit dans la cour : ces messieurs partaient pour la chasse; et les juremens, les éclats de rire, furent la seule oraison funèbre, de la femme qui eut la faiblesse de croire à de pareils amis.

Ma tante n'avait rien entendu : elle

nous a grondées de ne l'avoir pas éveillée, répétant cent fois : *Que n'étais-je là?* Elle eût été satisfaite de jouer un rôle dans cette catastrophe, par obligeance, par habitude, peut-être aussi par une petite faiblesse d'esprit, qui lui fait désirer de tout faire, de tout diriger. Sa sensibilité est toute d'action; elle ne sait rien exprimer, lorsqu'elle n'a rien à faire ;..... elle est bonne, elle a beaucoup d'esprit; comment ne sent-elle pas...? Mais ma tante a tant d'affaires! elle n'a jamais le temps de réfléchir; elle vit, pour ainsi dire, en dehors : de sorte qu'il est aussi facile à ceux qui l'entourent, de la connaître, qu'il lui est difficile de se retrouver elle-même.

Le comte n'a appris que ce matin la mort de madame de Nesville; il m'a paru s'en occuper beaucoup moins, que de la fatigue que j'avais eue, et je lui en ai fait le reproche. « Ah! m'a-t-il dit, « les femmes qui lui ressemblent, ne

« peuvent inspirer qu'un regret banal;
« elles ne manquent au cœur de per-
« sonne. »

Le soir.

Sans cesse occupée de plaisir, la comtesse avait eu l'idée de nous conduire à un joli village des environs, et d'y donner une fête. C'était demain que devait avoir lieu la partie; déjà tout était préparé, et l'impatience générale hâtait le jour désiré. On avait répété jusqu'à satiété : « Que deviendrions-nous sans la comtesse? elle « seule donne du mouvement et de la « gaîté à ce qui l'entoure. » Ma pauvre amie savourait ces louanges avec délices; elle y croyait, et l'amour de la vie dominait dans un être, que la souffrance pressait de toutes parts, et que la mort appelait à grands cris. Fatale illusion! ses restes inanimés n'ont pas encore quitté la terre des vivans, et déjà

son souvenir s'efface, déjà ses adorateurs cherchent une autre idole!

---

3 Juin.

Les obsèques de la comtesse ont eu lieu ce matin; et,.... Laure, en vérité je rougis de le dire, la partie, cette partie de plaisir où tout parlera de ma malheureuse amie, n'est point rompue : seulement, on l'ajourne à *demain*. Ce retard d'un jour paraît un sacrifice énorme, et l'on se veut beaucoup de bien, de cet hommage rendu à une femme charmante, *aux bienséances*.

C'est hier soir, à la réunion générale, qu'on a décidé cette grande affaire : je n'ai pris aucune part à la discussion ; je ne sais rien dire à des gens qui n'écoutent qu'avec leur esprit. J'ai rencontré les yeux du comte; son regard m'a dit qu'il n'irait pas au village.

Midi.

Je viens d'avoir une scène assez vive avec ma tante : je l'ai conjurée de me permettre d'aller demain faire ma promenade favorite dans les montagnes ; elle m'a demandé pourquoi je ne voulais pas être de la partie. J'ai balbutié, en tremblant, qu'ayant été liée avec la comtesse, je ne pouvais me livrer au plaisir, au moment même de sa mort. « Et moi, me dit ma tante, croyez-vous « que je ne souffre pas de la nécessité « de me joindre à la société ? mais, que « voulez-vous ? faut-il se singulariser ? « un refus serait une épigramme san- « glante contre le reste de la société ; « et, assurément, je ne me le permet- « trai jamais. » Ah ! me dis-je en moi-même, pourquoi craint-on plus la censure d'un monde oublieux et léger, que les reproches de son cœur ?

« Je n'ai point l'intention, répon- « dis-je, de faire une épigramme, et il

« me siérait moins qu'à tout autre de
« donner une leçon; mais, ma tante, le
« monde ne permet-il pas de regretter
« ses amis?—Sans doute, il le veut, il
« l'ordonne, et ses lois font peut-être
« beaucoup d'hypocrites de douleur;
« toutefois il faut craindre de donner
« dans l'affectation, et on vous en accu-
« sera, si vous persistez à rester seule :
« d'ailleurs, la comtesse était pour vous
« une bien nouvelle connaissance.—
« Je l'avoue; et cependant, sa mort
« me touche et m'afflige : qu'elle est
« terrible ! qu'elle est effrayante!—
« Vous voilà dans vos réflexions mélan-
« coliques, et, si je ne vous y arrache,
« vous aurez la fièvre dans deux jours :
« vous ne vous porterez bien qu'en vous
« secouant, et en chassant toutes ces
« rêveries sentimentales, morales, phi-
« losophiques, tout ce pathos enfin, qui
« m'ennuie à la mort. A quoi cela sert-il?
« à dégoûter de la vie...—Il n'y a peut-
« être pas de mal, puisque c'est un bien

« dont nous ne jouissons qu'un moment.
« —Raison de plus pour en jouir gaî-
« ment. — Raison de plus, il me semble,
« pour songer où l'on va : le voyageur
« pense-t-il à embellir l'hôtellerie où il
« n'a qu'un jour à passer. — Eudolie,
« vous êtes un enfant gâté, une tête ro-
« manesque : il est bien d'avoir de la
« religion, mais souvenez-vous que
« Dieu ne vous a pas fait riche et belle,
« pour penser et agir comme une reli-
« gieuse. Vous êtes dans le monde, soyez
« donc du monde; ainsi point d'enfan-
« tillage, et tenez-vous prête à venir
« demain avec nous. »

Cette décision m'a semblé si dure, que les larmes me sont venues aux yeux : heureusement, M. de Valbel arriva en ce moment. « Comte, lui dit
« ma tante avec chaleur, vous serez
« demain des nôtres, n'est-ce pas ? —
« Non, madame, je reçois des papiers
« d'affaires qui m'occuperont quelques
« jours. » Ma tante s'est pincé les lè-

vres, et, après un moment de silence, elle a repris avec embarras : « J'y vais, « moi, et c'est bien par pure complai- « sance. —Et vous, mademoiselle? » m'a « dit le comte, en se retournant avec vivacité de mon côté. J'ai baissé la tête, et me suis tue ; parler, c'était accuser ma tante. « Vous n'irez point, j'en suis « sûr, a ajouté le comte ; non, vous « ne pouvez y aller. » J'ai si prodigieusement rougi qu'il a tout deviné ; alors reprenant avec adresse, il a conjuré ma tante de ne point permettre que je fusse d'une partie, qui me fatiguerait horriblement.

Ma tante ne savait trop que dire ; elle était partagée entre la crainte de déplaire au comte, et le petit chagrin de me voir triompher : cette incertitude a été courte, et elle a fini par dire en riant : « Vous me sauvez, mon « cher comte, une cruelle corvée, je « vous assure; j'allais là pour distraire « Eudolie ; mais, puisque vous craignez

« trop de fatigue pour elle, qu'il n'en « soit plus question. »

M. de Valbel a dû lire ma reconnaissance dans mes yeux;... nos cœurs s'entendront, si le ciel prolonge ma vie... Ah! Laure, je crois que je le désire; mais puis-je l'espérer?

---

4 Juin.

Ils viennent de partir;... ils vont à cette fête, où tout leur parlera de l'amie qui n'est plus;..... tout leur en parlera, et ils ne sauront rien entendre... Peut-être fouleront-ils aux pieds la terre encore mobile où repose celle qui fut leur idole, et ils ne lui donneront pas un soupir. Ils jouiront des plaisirs que leur préparait l'amitié; ils verront ces fleurs dont elle avait fait orner un bosquet; ils en respireront l'odeur, sans penser à la main qui les cueillit pour eux. La comtesse m'avait confié les préparatifs qu'elle faisait faire, et le

bonheur qu'elle s'en promettait, et sa crainte de voir ces fleurs fanées avant le jour de la fête.... Hélas! elles ont vécu plus qu'elle, et son âme s'est exhalée plus vite que leur fugitif parfum.

Madame de Revel n'a pas voulu être de la partie; cependant le chevalier l'en pressait vivement. Il redouble d'attentions pour elle, et ne veut pas cesser d'être aimé de la femme qu'il n'aime plus. Elle a heureusement pénétré son motif, et cette conviction augmente son courage, qui toutefois serait insuffisant sans le secours de la religion. « Il y a « six mois que le chevalier est las de « moi, me disait-elle; je le savais, mais « j'apportais plus de soin à me faire il- « lusion, qu'il n'en mettait à me trom- « per. Dieu seul a pu me faire sentir la « honte d'un tel esclavage; lui seul peut « me donner la force de m'y soustraire. « Hélas! égarée par les maximes du « monde, je ne voyais de bonheur que « dans ce lien, qui m'a donné de bien

« courtes jouissances, mille chagrins « cuisans, et des remords éternels. »

A quel point l'amour peut-il donc avilir une femme!.... et c'est là cette passion qu'on divinise, qu'on appelle la faiblesse des grandes âmes!... Cette fureur de dénaturer les mots ne contribue pas peu, je crois, à donner une fausse idée des choses.

---

7 Juin..

Nous venons de faire une charmante excursion dans les environs : nous avons été trois jours en voyage, sans que j'en sois trop fatiguée; j'ai joui de tout le bonheur que donnent une meilleure santé, d'aimables amis, et la vue d'une belle nature.

Nous partons dans quatre jours pour Paris, et je t'avoue que j'ai besoin de me rappeler les grandes leçons, que m'ont données plusieurs mois de souffrance, pour ne pas me livrer à toutes

les sensations agréables qui viennent s'emparer de mon cœur. La pensée de revoir ma mère, la joie du comte, une meilleure santé, l'avenir enfin, qui se pare pour moi des plus riantes couleurs; tout contribue à m'arracher à ces idées, graves mais utiles, qui étaient devenues la nourriture de mon âme. Je me sens l'orgueil de la vie; mes pas moins chancelans me dirigent vers le bonheur; et ce bonheur, je ne le vois plus uniquement dans le ciel. Ma tête, que la souffrance faisait pencher vers la terre, se relève avec assurance, et ma voix plus forte semble dire au monde : *Je suis à toi.* Si j'écoutais la vanité, compagne du succès et de la santé, je me croirais forte de ma propre force, sage de ma propre sagesse, heureuse par ma propre volonté : je l'éprouve; en s'éloignant du souverain bien, l'âme ne peut goûter de joie pure.

Triste au sein de ces orgueilleuses jouissances, je m'inquiète d'un rien et

m'afflige sans sujet. Oh! qui peut se mettre à l'abri de ces tempêtes subites, que la volonté du Très-haut élève dans le cœur, au moment même où il se livre à la joie? On prend pour des vapeurs, ces tristesses involontaires dont on ne connaît point la cause : ingrats que nous sommes! pourquoi ne voulons-nous pas y reconnaître la tendresse d'un Dieu, qui cherche à nous rappeler à lui, en nous montrant le néant de ce que nous appelons plaisir?

Pour moi, je l'avoue, je ne m'abandonne jamais à la légèreté de mon imagination, sans éprouver ensuite une inquiétude secrète : alors je jette un œil de regret sur ces infirmités, qui, me livrant entièrement aux mains de Dieu, faisaient, de tout moi-même, l'enfant de son amour et l'heureuse victime de son choix.

O maître puissant de toutes choses! si mon âme est trop faible, si je ne puis goûter le plaisir, sans y puiser le poison

qu'il porte avec lui, rendez-moi ma misère, mes souffrances, et laissez-moi vous préférer à tout!

---

9 Juin.

Nos amis veulent bien s'affliger de notre départ; ils nous donnent aujourd'hui un dîner qu'ils appellent mon premier repas de noce : déjà l'on m'appelle *Madame la comtesse ;* ce qui me fait rougir et sourire tout à la fois.

Ma tante est dans l'enchantement, et m'accable de caresses.... Elle me caressait moins quand j'étais malheureuse; et, cependant, j'étais avide alors d'un mot consolant, d'un regard tendre.... Dans la souffrance, on est si peu de chose par soi-même! on sent le prix et le besoin de la moindre assistance : le sourire d'un ami paraît à l'âme affligée ce que sont les premiers rayons du soleil au voyageur égaré pendant l'orage; ils l'encouragent, ils le fortifient :.....

mais, hélas! qu'il y a peu d'amitiés qui sachent être fidèles à la douleur!

Le comte m'appelle; on part pour la promenade ; on m'attend, on me presse.... Et moi aussi, je suis impatiente de me joindre à mes amis; leur empressement me touche, m'attendrit :... oui, il est des plaisirs vrais dans la vie, il est des momens heureux.

Huit heures du soir.

Te rappelles-tu, ma tendre amie, nos promenades matinales, lorsque le soleil annonçait un beau jour? nous adorions le créateur de cet astre, qui se lève plein d'éclat et de majesté, et nous disions : « Ce soir, nous viendrons le contempler « encore. » Nous jouissions de la sérénité de l'air, sans penser que le plus léger vent pouvait amener l'orage.... Douce sécurité de l'enfance, je te possédais encore ce matin; j'étais heureuse, j'espérais l'être toujours.... Dieu vient

de briser, de sa main puissante, le vase fragile où je croyais puiser le bonheur.

Je descendis, ce matin, et me joignis à la société qui partait pour la promenade : j'avais retrouvé cette gaîté que tu aimais tant à me voir, et la surprise qu'elle causa me valut un déluge de complimens; je n'y fus pas insensible, on a si facilement bonne opinion de soi dans la prospérité!

M. de Valbel m'offrit son bras; et, comme je marche encore doucement, je me trouvai un peu loin de la compagnie. Le comte profita de cette espèce de solitude pour me parler de *notre avenir;* et cette conversation ne fit qu'accroître la bonne opinion que j'avais de lui : il était si généreux, si noble dans ses projets! Il désire passer beaucoup de temps dans ses terres, et ne veut pas y voir un infortuné. « Oui, me disait-il, « Eudolie m'apprendra à jouir de la « fortune, en la partageant avec l'indi-« gence; je consolerai la douleur, en lui

« parlant votre langage ; je veux que
« tout ce qui m'entourera participe à la
« satisfaction de votre heureux époux,
« et que quelques vertus me rendent
« digne du trésor que je posséderai. »

Combien j'étais émue ! combien je bénissais mon sort ! avec quel timide empressement j'osai lui soumettre aussi quelques projets de bienfaisance ! il les approuvait tous, et me louait avec cette expression de l'âme, contre laquelle la modestie a tant de peine à se mettre en garde.

Je m'enhardis, jusqu'à lui témoigner la terreur que le monde m'inspire, mon dégoût pour la vie qu'on y mène, pour les gens qu'on y rencontre, pour cette oisiveté active qui prend tous les momens sans en occuper un seul utilement. M. de Valbel souriant, je lui en demandai la cause. « Je ris de votre effroi,
« dit-il ; le monde que vous avez vu a
« dû vous l'inspirer : celui que je vous
« ferai connaître, celui que j'aime est

« digne de vous. On y rencontre des « femmes jolies sans coquetterie, ai« mables sans prétentions, pieuses sans « affectation, vieilles sans regrets. On « s'occupe moins, dans ce cercle, de « faire briller son esprit que de faire « valoir celui des autres; on y sait devi« ner le mérite modeste, et encourager « les talens timides; enfin, on y parle « de piété, de bienfaisance, de littéra« ture, de tout ce qui est bon et géné« reux; c'est la langue du pays, il n'est « personne qui ne la comprenne. Une « gaîté douce et franche anime notre « petite société; car je dois vous l'a« vouer, ce cercle est étroit, excessive« ment borné. — Oh! tant mieux, ré« pondis-je, j'y trouverai la paix : les « vraies jouissances parlent au cœur; « on ne les entend bien que dans le « calme. »

Nous rentrâmes d'assez bonne heure; je montai chez moi en attendant le dîner, et m'occupai de mes paquets. J'y

mettais cet empressement involontaire, qu'on ressent au moment d'un départ désiré ; il semble qu'en se hâtant, on hâte la marche du temps ; mais, hélas ! le vieux voyageur est aussi inexorable pour le désir qui le presse, que pour le plaisir qui le veut arrêter. J'arrangeais avec soin quelques bagatelles que j'ai fait venir d'Espagne pour maman : tu connais, chère amie, le plaisir qu'on éprouve en regardant le présent qu'on destine à l'amitié ; on l'aime, dans l'espoir qu'il plaira. Je me livrais à cette pensée ;..... tout-à-coup la porte s'ouvre, et ma mère est dans mes bras.

Mon premier sentiment fut celui du bonheur ; le second, te l'avouerai-je ? fut de l'effroi.... Quel changement sur sa charmante figure ! quelle tristesse ! avec quelle force elle me serrait contre sa poitrine ! avec quel douloureux abandon elle cachait son visage dans mon sein, qu'elle arrosait de ses larmes !

Je l'embrassai tendrement, et pleu-

rais avec elle, sans avoir la force de parler, lorsque ma tante, ayant appris l'arrivée de sa sœur, entra pour la voir. Le comte la suivait, et je remarquai qu'il fut frappé comme moi du changement qui s'est opéré dans ma mère. Elle essuya ses larmes, voulut prendre un air libre et gai; mais, au milieu d'une narration pleine de grâce et même de plaisanteries, on voyait percer un fond de chagrin et de contrainte.

Elle nous dit que, ne pouvant plus tenir à l'ennui de ma longue absence, ni à l'inquiétude que lui avait donnée le retard des deux derniers couriers, elle s'était décidée à venir me chercher, et que son intention était d'aller passer l'été à Cézanne, terre de mon père, dans le Languedoc. « Que cela « n'effarouche pas le comte, ajouta-t- « elle ; j'espère qu'il viendra nous y « voir. »

La conversation en resta là, parce que maman se plaignit d'une extrême

fatigue, et voulut dîner seule, puis se mettre au lit. Je ne l'ai quittée qu'après l'avoir vue endormie, et je suis venue vite t'apprendre cette étonnante arrivée: elle me trouble, me bouleverse... Ma mère, que je chéris si tendrement, ma mère, que je brûlais de revoir, ma mère est là, et je suis triste et inquiète! mes yeux, en s'arrêtant sur elle, se remplissent de larmes, et ces larmes ne sont pas celles du plaisir! mon cœur, qui battait à la seule pensée de se reposer sur le sein maternel, mon cœur se serre et éprouve une angoisse inexprimable! Pourquoi cela? maman est triste, changée, il est vrai; mais le voyage n'a-t-il pas pu la fatiguer, nuire à sa santé?.... Non, non, je cherche à me faire illusion; maman n'est pas seulement fatiguée, elle est affligée, elle est malheureuse :... ah! je vois encore ce long regard qu'elle attachait sur moi, regard si pénétrant, si douloureux;.... et ces soupirs qui s'échappent avec effort, et

semblent partir d'une poitrine que le chagrin oppresse !... Non, maman ne vient pas ici seulement pour hâter le plaisir de me voir ; une autre intention... Mais, je me rappelle, elle n'a rien dit de M. de Blémont ;... à peine a-t-elle répondu à la question que je lui ai faite sur mon frère ;.... pauvre Jules ! serait-il mort ?... m'aurait-on caché ?... Je ne puis résister à mon inquiétude ; je vais chez ma mère, j'attendrai l'instant de son réveil, j'observerai son sommeil... Ah ! que les anges veillent sur elle ! puisse-t-elle goûter quelques heures de repos.

Le 10, à six heures du matin.

Je suis retournée chez maman ; elle ne s'est éveillée qu'à dix heures ; son sommeil était profond et pénible, sa pâleur alarmante : enfin, elle ouvrit les yeux, et me tendit les bras en m'apercevant. Je m'y précipitai ; elle m'y re-

tint long-temps, fortement... Oh! que cet instant fut affreux!... Je ne doutai plus que ma mère n'eût un secret à me révéler, et je tremblais de le lui demander; le nom de Jules put seul sortir de mes lèvres. Maman fondit en larmes, et s'écria : « Mon fils, mon fils! ne te « verrai-je donc plus?... ô cher enfant, « puis-je vivre ainsi séparée de toi?... « puis-je vivre en pensant que mon fils « me fuira, qu'il apprendra à me haïr?... « Eudolie, Eudolie! et toi aussi, tu vas « me haïr, me détester... — Moi, vous « hair! moi, vous détester! chère ma- « man, que vous me connaissez peu! « mon plus grand bonheur a été de vous « revoir; mon plus grand chagrin, de « vivre loin de vous.—Arrête; ne ré- « veille pas mes remords.... Oui, je « t'éloignai; oui, pendant dix ans, je « me privai de la seule jouissance que « j'aurais dû connaître et ambitionner : « ô ma fille, que le sort te venge cruel- « lement!... Vois ta mère abandonnée,

« ruinée, perdue... Mais personne ne
« nous écoute-t-il?... ma sœur ne peut-
« elle venir?... va lui dire que j'ai be-
« soin de repos, et que je désire que tu
« passes la nuit dans ma chambre.....
« Oui, mon enfant, tu partageras le lit
« de la douleur; ta mère reposera près
« de toi, et le déchirant repentir n'osera
« peut-être pas approcher d'un lieu
« qu'habitera l'innocence :... va, et re-
« viens sur-le-champ. »

Je descendis hors de moi, et mon saisissement était tel, qu'il empêchait mes larmes de couler : je fis agréer à ma tante les excuses de maman, et me hâtai de retourner près d'elle. Je la trouvai assise, la tête penchée sur ses deux mains, et dans le plus profond accablement : « Ma chère maman, lui
« dis-je, nous voilà seules, et j'ose
« croire que vous allez me confier vos
« peines; elles seront les miennes; ah!
« que ne puis-je en prendre sur moi
« seule tout le poids!.... quelle joie, de

« vous voir rendue au bonheur, et d'avoir
« pu y contribuer par mon amour. »

« —O tendre et cher enfant! étais-je
« digne d'être ta mère?... et cet amour
« si vif, si touchant, ne vais-je pas le
« perdre, en te faisant l'aveu de mes
« fautes?... Eudolie, encourage ta malheureuse
« mère, et daigne m'écouter
« avec indulgence.—Oh! maman, combien
« vous m'affligez! un enfant osera-t-il
« s'ériger en juge de celle qui lui
« donna la vie... Je ne me rappellerai
« que vos malheurs; j'oublierai tout le
« reste.... Parlez, chère maman; vous
« êtes, dites-vous, *ruinée, perdue*.....
« —Eh! voilà ma honte, la cause de
« mes chagrins. Des passions funestes,
« oui, je rougis de te l'avouer, l'affreuse,
« l'épouvantable passion du jeu, et un
« amour effréné du luxe, ont englouti
« ma fortune : M. de Blémont en a été
« instruit, et une séparation va mettre le
« sceau à mon désespoir, et peut-être à
« mon déshonneur. Toi seule me restes,

« ô ma chère Eudolie ; toi, que j'ai né-
« gligée, éloignée de moi ; toi, dont j'ai
« connu si tard les vertus, et qui peux,
« à si juste titre, te plaindre de moi.....
« Eudolie, tu es mon unique bien, ma
« seule ressource, le dernier rayon
« d'espoir qui brille à mes yeux dans ce
« chaos épouvantable.... Ma fille ! ne
« me méprise pas, ne me hais pas ;...
« parle encore à ta pauvre mère ; que ta
« voix chérie prononce le doux nom de
« pardon. »

Éperdue, et n'osant jeter un regard sur une mère suppliante, je me précipitai à ses genoux, et lui demandai en grâce de ne plus entendre ce mot *pardon*, qui m'arrachait l'âme. Je restais à genoux, suffoquée par mes larmes ; maman m'attira dans ses bras, et je ne sais combien de temps nos sanglots se confondirent dans nos tendres embrassemens. Lorsque le temps nous eut un peu calmées, maman me conta avec détail ses malheurs, les scènes affreuses

qu'elle avait eues avec M. de Blémont, sa séparation d'avec lui, et enfin cette autre séparation, plus affreuse que tout le reste, qui l'arrache à son fils. M. de Blémont a juré qu'il ne le lui laisserait jamais revoir, et M. de Blémont est d'une inflexibilité, qui laisse peu d'espérance.

Maman me chargea d'apprendre ces désastreuses nouvelles à madame de Marsange. « Je n'en ai pas le courage, « me dit-elle : ma sœur a toute l'intolé-« rance d'une vertu que les passions « n'ont jamais attaquée; elle ne saura « ni m'entendre, ni me plaindre. Tâche, « mon enfant, de la porter à l'indul-« gence; prête, prête à son cœur cette « douce condescendance du tien; fais-« moi retrouver une sœur, comme tu as « *daigné* me laisser un enfant. »

Il était deux heures, et maman cessait à peine de parler : sa fatigue étant visible, je la pressai de prendre un peu de repos; elle m'ordonna de me cou-

cher auprès d'elle; je ne lui demandai que le temps de faire ma prière : je me mis à genoux près de son lit, et ma tendre mère garda une de mes mains dans les siennes, ayant la bonté de me dire qu'elle voulait pour toujours être inséparable de moi.

Pendant que je priais avec toute l'effusion de la douleur, maman s'endormit et abandonna ma main. Je trouvai dans la prière la force de supporter sans murmure le coup accablant que je venais de recevoir.... Mais, grand Dieu ! que ne souffris-je pas ma mère malheureuse!... ma mère coupable !... A cette dernière pensée, mon sang se glaçait dans mes veines, et la rougeur de la honte couvrait mon front ? J'appelais, avec toute l'ardeur de mon âme, les miséricordes célestes sur une tête si chère, et je ne pouvais retenir mes larmes, en voyant, sur le visage de ma pauvre mère, les traces que des passions funestes y ont imprimées. Les ravages de la maladie, sur ce

qu'on appelait ma beauté, ne m'avaient causé aucun chagrin, et je ne pouvais arrêter sans effroi mes regards sur cette figure, naguère si ravissante, et qui, aujourd'hui, ne présente que l'image de la désolation et de la souffrance...... J'entends bien des gens se plaindre de leur sort; mais les maux qui nous accablent ne sont-ils pas plus souvent le fruit de nos erreurs, que l'ouvrage de la Providence?... Que dis-je?... est-ce à moi à m'appesantir sur les fautes de ma mère?... mon Dieu, dérobez-m'en le souvenir, comme j'aurais voulu en ignorer la déplorable histoire.

Mon mariage est rompu : le comte ne voudra pas entrer dans une famille désolée; et moi, voudrais-je doter un homme vertueux, du triste sort qui sera désormais mon partage?...... Que je souffre! et toutefois qu'il est heureux que je sois encore libre! plus tard, partagée entre deux sentimens également chers, je n'aurais pu consacrer ma vie

à ma mère, et quelle main alors eût essuyé ses larmes? mon âme s'agrandit par l'espoir de lui rendre quelques jours heureux.

Je me suis endormie au milieu de ces pensées, et j'ai reposé deux heures, à moitié couchée sur le lit : je me suis éveillée à six heures, et, voyant maman encore plongée dans un profond sommeil, j'ai profité de ce moment pour écrire.... Elle ne peut tarder de s'éveiller ; je finis.

Onze heures du matin.

Je n'avais fait que les premiers pas dans la route du chagrin ; oh ! qu'elle est vaste, et que les découvertes que j'y fais, sont amères ! la nature se révolte à la vue de tant de souffrances. La religion me crie : « Avance, souffre, es-« père... » Oui, mon Dieu, vous daignerez soutenir votre pauvre créature dans ce chemin escarpé ; *vous me cou-*

vrirez de votre ombre , et je trouverai l'espérance sous vos ailes..... Allons, mon âme; voici le moment du combat, qu'il soit celui de la victoire.

En s'éveillant ce matin, maman me demanda vivement si j'avais vu ma tante. « Non, lui dis-je, je ne vous ai pas « quittée.—Eh! bien, Eudolie, ne lui « dis encore rien;.... non, ne lui dis « rien; je n'ai pas le courage de l'ins- « truire..... Nous lui parlerons à Cé- « zanne; là, ses emportemens n'auront « pas de témoins... Qu'un aveu est pé- « nible!... heureux celui dont la con- « science ne recèle pas une faute se- « crète!.... ma fille, j'en suis accablée. »

Je cherchais à calmer ses regrets, et à la distraire de ses peines par les expressions de mon amour, lorsqu'arrêtant tout-à-coup ses yeux sur moi, elle s'écria : « Dieu, quelle pâleur!... ô « mon enfant, je te fais mourir; tu es « méconnaissable ce matin : que dira ta « tante? que dira le comte? ils vont

« tout deviner. — Ne vous effrayez pas,
« ma chère maman, repris-je en sou-
« riant; ici on est accoutumé à me voir
« souffrante : un peu de toilette va me
« rendre supportable. »

Comme je disais ces mots, madame de Marsange frappa à la porte; il fallut bien que j'allasse lui ouvrir : elle entra en riant, et nous gronda d'être si paresseuses. Ma pauvre mère, au lieu de répondre avec sa gaîté ordinaire, cherchait ses expressions, et baissait les yeux avec un embarras marqué. « Qu'a-
« vez-vous? lui dit ma tante; hier je
« vous trouvais changée; aujourd'hui
« vous me paraissez triste :.... eh quoi!
« vous pleurez? que vous est-il arrivé?..
« — Ma sœur, vous saurez tout;... mais,
« je vous en supplie, quittons ces lieux
« demain, aujourd'hui s'il est possible,
« et venez avec nous à Cézanne. — Mais
« encore, ne puis-je savoir?.... peut-
« être une querelle avec M. de Blé-
« mont? — Grâce, grâce, ma sœur,

« pour aujourd'hui ; plus tard, vous « saurez tout... Dites-moi, ma sœur, « que vous me plaindrez ;... dites-moi « que vous m'aimerez encore ;... oh ! ma « sœur, je suis bien à plaindre. »

Et maman pleurait à chaudes larmes ; et moi, tremblante et confuse, en voyant la confusion de ma mère, je me tenais tout près d'elle ; je baisais ses mains pour qu'elle sentît renaître son courage, en voyant que les torts de ce qu'on aime affligent et ne refroidissent pas. J'espérais aussi que ma tante les lui pardonnerait ; mais ma tante restait froide et immobile, et je m'aperçus clairement qu'un soupçon cruel venait de la frapper. « Je vous laisse, dit-elle, « et n'ai pas plus que vous la force « de désirer une explication : je vous « engage à déjeuner chez vous ; vous « n'êtes pas, toutes deux, en état de « paraître... Mais, bon Dieu ! que vais-je « dire au comte ! — Ma tante, lui dis-je, « engagez-le à partir pour Bayonne ;

« que je ne le revoie pas, s'il est possible.—Et pourquoi, dit maman, ne « voulez-vous pas qu'il vous revoie?— « La raison en est simple, repris-je en « baissant les yeux.—Vous êtes un en« fant, s'écria maman avec un peu d'hu« meur ; nous descendrons à l'heure du « dîner, et vous reverrez le comte, « comme vous le voyez depuis un mois : « il n'y a rien de changé dans nos pro« jets ; ils sont au contraire la plus douce « espérance de ma vie.... Ma sœur, vous « m'avez surprise dans un moment de « faiblesse ; j'étais émue par les caresses « de cette petite fille : soyez tranquille, « et reposez-vous sur moi du soin de ra« mener Eudolie à la raison. »

Pendant ce court entretien, ma tante nous avait observées avec attention, et une sorte de sévérité qui sans doute effraya maman ; plus d'indulgence aurait pu lui arracher son secret. Madame de Marsange nous quitta en disant qu'elle allait tout ordonner pour notre départ,

et que demain, à la pointe du jour, nous nous mettrions en route.

« Ma sœur sera inflexible, me dit « maman, en voyant sortir ma tante « avec un air si froid : oh! je la recon- « nais bien là; sévère pour les moindres « faiblesses, qu'elle nomme des crimes, « déjà sans doute elle m'accuse, et son « intolérante vertu va m'accabler de « mépris, pour briller avec plus d'é- « clat.... Eh bien! qu'importe? je ne « dépends pas d'elle;... mais je dois « redouter une scène fâcheuse; ainsi, « ma chère, cache mon secret avec « soin, et surtout qu'elle n'en soit ins- « truite qu'en l'absence du comte. Je « vais le prier de faire immédiatement « son voyage de Bayonne, puis de ve- « nir nous retrouver dans trois semaines « à la campagne.... Pourquoi cet air de « surprise, Eudolie? que veulent dire « ces regards effrayés?... n'est-il pas « convenu qu'Ernest sera votre époux? « —Il devait l'être, mais....—Eh! qui

« peut empêcher que cela soit?... par-
« lez,... parlez, je l'exige :... quel obs-
« tacle?...—Vos malheurs, dis-je en
« l'interrompant.—Eh! qu'ont de com-
« mun mes malheurs et votre mariage?
« —Chère maman, pourquoi voulez-
« vous séparer votre sort de celui d'Eu-
« dolie? vos malheurs ne sont-ils pas
« les miens? puis-je former un plan de
« bonheur, où ma mère ne serait pas
« comprise?

« —Mon Eudolie, c'est précisément
« en épousant le comte, que tu peux me
« rendre l'honneur et le repos. Ecoute :
« ma séparation avec mon mari n'existe
« encore qu'en projet; il a en effet
« exigé que je vinsse te joindre sur-le-
« champ, et m'a défendu impérieuse-
« ment de reparaître chez lui; mais en-
« fin cette affaire n'a pas encore éclaté
« dans le monde, et il est important
« pour moi, pour toi-même, que les
« tribunaux n'en soient pas saisis. Il faut
« donc tâcher d'ensevelir à jamais cet

« affreux secret, ou du moins d'assigner « une autre cause que la véritable, à « l'éloignement dans lequel je dois vivre « avec M. de Blémont ; et voilà mon « dessein : tu épouseras le comte à Cé- « zanne ; nous y passerons toute la belle « saison, et irons habiter Bayonne pen- « dant l'hiver : un ou deux ans s'écou- « leront ainsi; puis nous reviendrons à « Paris, où je déclarerai qu'après avoir « pris l'habitude de vivre avec ma fille, « rien ne peut me la faire rompre, et « que je veux continuer de demeurer « avec elle : on croira que cette ré- « solution donne de l'humeur à M. de « Blémont, et que c'est là ce qui cause « notre rupture. Tu vois bien, Eudolie, « que ton mariage est la seule planche « qui me reste dans le naufrage : je re- « paraîtrai dans le monde, sans avoir à y « rougir ; mes fautes, réparées par deux « ans d'exil, ma tendresse pour ma « fille, les vertus de cette fille angélique « et adorée, tout contribuera à me

« réhabiliter dans l'opinion publique,...
« et peut-être dans la mienne.... Mais,
« que vois-je, et d'où viennent tes lar-
« mes? craindrais-tu de passer ta vie
« avec moi? ai-je perdu la tendresse
« d'Eudolie en perdant son estime? —
« Non, non, ma chère maman; je veux,
« au contraire, vous consacrer tous mes
« jours; mais je ne puis abuser de la
« confiance de M. de Valbel, en lui tai-
« sant un secret, dont la connaissance
« changerait sûrement ses vues sur moi.
« La prudence ne permettant pas de le
« lui confier, l'honneur me défend de
« profiter de son erreur.—Sottise, chi-
« mère que tout cela! mes fautes sont-
« elles les tiennes? ta fortune, sans celle
« que tu pouvais attendre de moi, n'est-
« elle pas assez considérable? pourquoi
« veux-tu, par une délicatesse exagé-
« rée, me laisser languir dans l'indi-
« gence?—Ciel! que dites-vous?... ma
« fortune et ma vie, tout ne vous ap-
« partient-il pas?—Ta fortune est entre

« les mains de ton tuteur.—Ma pension « est énorme, et excède de beaucoup « mes besoins; elle vous sera entière- « ment destinée :... nous vivrons à Cé- « zanne avec l'économie la plus stricte. « — A Cézanne? reprit ma mère avec « dédain; à Cézanne? avec une mo- « dique pension? avec l'économie la « plus stricte?—Oui, rien ne me pa- « raîtra pénible, lorsque je serai avec « vous, et que je croirai pouvoir sou- « lager vos peines.—Eh! mon enfant, « tu fais un roman; est-ce à ton âge, « est-ce au mien, qu'on va s'ensevelir « dans une terre, pour y vivre *économi- « quement?* Cézanne sera supportable « après ton mariage, parce que ta for- « tune et celle du comte pourront y « faire naître quelques plaisirs : sans « cet espoir, je n'y passerais pas une « semaine. — Mais, maman.... — Mais, « ma fille, tu te crois au temps de l'âge « d'or, et je te permets de faire tes rêves « sentimentaux et héroïques; pour moi,

« j'agirai comme la prudence me le « conseille, et j'aurai la *barbarie* de « t'unir à un homme qui t'adore, et que « tu aimes.—Souffrez, de grâce....— « Non, pas un mot de plus.—Je dois ce- « pendant...—Taisez-vous.— Le comte « doit savoir..... — Taisez-vous, vous « dis-je, reprit ma mère d'un ton de « voix qui me fit trembler; si le comte « est instruit par vous, je fuis à l'instant, « et vous aurez à vous reprocher la « mort de votre mère. »

Je tombai sans force aux pieds de maman; je les arrosai de larmes;... hélas! ce fut en vain : ma mère ne m'écouta plus qu'avec sévérité; et en m'ordonnant d'aller m'habiller, elle sonna sa femme de chambre avec violence, ce qui me contraignit de me retirer.

Je revins dans ma chambre dans un état difficile à décrire : la colère de maman me faisait trembler, et cependant, je sentais l'impossibilité de lui obéir... Pouvais-je avec honneur pro-

fiter de l'ignorance de M. de Valbel?... Trop généreux, sans doute, pour regretter la fortune de ma mère, n'aurait-il point à rougir de la source de son désastre? Elle croit que le public l'ignore; quelle apparence que ces pertes de jeu, si multipliées, si prodigieuses, dont la scandaleuse histoire parcourt si rapidement les salons, ne soient pas connues de tout Paris!... Ah! ce n'est pas le mal, qui reste ainsi dans l'ombre;.... il vole sur l'aile de la méchanceté :... les uns le proclament avec le plaisir de voir partager des fautes qu'ils commettent; les autres, par l'orgueil de n'être point encore arrivés au même point de perversité.

Oh, mon Dieu! et c'est en pensant à ma mère, que ces réflexions naissent dans mon esprit! n'est-ce point l'outrager? n'est-ce pas oublier ce respect filial, qui doit voiler à nos yeux les fautes des auteurs de nos jours?... O ma mère! pourquoi m'avoir confié ce déplorable

secret? pourquoi avoir affaibli ce sentiment de respect que mon amour se plaisait à vous conserver? Gardons-nous au moins de permettre à mes yeux un regard moins soumis, à ma bouche une parole moins humble; que ma pauvre mère soit encore heureuse de tous les sentimens que j'avais pour elle, et que mon amour la venge des torts de mon esprit... Et pourtant, comment concilier ce respect, avec la résistance que je lui dois opposer?

Je vais t'envoyer cette partie de mon journal : dis-moi, Laure, ce que la délicatesse m'ordonne, et ce que je puis accorder à ma mère, sans trahir l'estime que j'ai pour le comte. Je ne fermerai mon paquet que ce soir, et demain matin il sera mis à la poste.

Dix heures du soir.

Je suis descendue pour le dîner; j'étais si changée, si triste que le comte

en parut effrayé... Maman était déjà dans le salon avec lui, et assez parée; du rouge dissimulait sa pâleur, et elle était encore belle. Elle sourit en me voyant; et, me tendant la main : «Eu-« dolie, me dit-elle, je ne suis pas con-« tente de votre santé; la moindre « émotion vous abat :... hier, vous étiez « bien, et un moment de surprise et « de joie vous rend presque malade;... « comment vous trouvez-vous? — Un « peu faible, maman.—Serez-vous en « état de partir demain matin?—Oh! « sans doute; le voyage me fera du « bien.—Je n'en dis pas autant, reprit « le comte; je crains qu'il ne recule l'é-« poque de mon bonheur.—Non, non, « dit maman; si une noce champêtre « ne vous effarouche pas, nous termi-« nerons dans un mois :... y voyez-vous « quelque obstacle? »

Le comte répondit d'une manière flatteuse : heureux et tranquille, il fut toute la journée d'une gaîté charmante,

et fit mille frais pour me distraire; ils furent bien infructueux.

Ah ! que le spectacle d'une joie, qu'on peut détruire d'un seul mot, est déchirant! avec quel saisissement on voit approcher l'instant qui changera le rire en larmes, le plaisir en désespoir !.... Mais n'est-ce point là le sort commun des mortels ? ils rient, et le chagrin va les atteindre; ils espèrent, et le trait qui va les frapper, vole déjà dans les airs.

La soirée m'a paru mortellement longue ; je l'ai un peu abrégée, en demandant la permission d'aller finir quelques apprêts de voyage. Ma tante a été silencieuse et froide avec ma mère; je crains l'explication, qui cependant est inévitable.

Adieu, ma Laure; prie le ciel de veiller sur moi, de m'éclairer :... va puiser au pied des autels les conseils que je te demande; je les recevrai d'un cœur docile, certaine d'être guidée

par la vertu, quand c'est toi qui me diriges.

Le journal d'Eudolie est encore une fois interrompu; on en devine aisément la cause : elle ne pouvait plus peindre ses malheurs, exprimer ses sentimens qu'en accusant sa mère; le silence était un devoir, elle sut y obéir. Malgré le besoin que les infortunés ont de se plaindre, malgré les subtilités de son esprit, qui lui disait qu'en écrivant à une amie éclairée, elle pouvait trouver des lumières pour se diriger, des consolations pour supporter ses maux; accoutumée, dès l'enfance, à cette loi du devoir, qui donne parfois des conseils sévères, mais qui toujours les accompagne de tant de douceur, elle sut faire taire son désir d'écrire à son amie, et ne parla plus qu'à Dieu des tourmens qu'elle éprouvait. Nous placerons, à la suite de cette histoire, quelques

méditations, qu'Eudolie ne croyait pas destinées à voir le jour : elles prouveront que la sublimité de la vertu est indépendante de l'âge, du sexe et de la force, et que celui-là seul est grand, qui sait se faire humble sous la puissante main de Dieu.

FIN DU TOME PREMIER.

